Première Année N° 4. Février 1911

Les idées et les faits

Le commandant Cuignet a déjà eu l'occasion d'opérer, dans son existence, un certain nombre d'exécutions retentissantes, et les misérables qu'il a marqués au front se sont écroulés sous le mépris général, à défaut de la vindicte des lois. Qui ne se rappelle, entre autres mises au pilori, celle du premier président de la Cour de Cassation, le falsificateur du Code d'Instruction Criminelle, Ballot Beaupré ?...

Cette fois, c'est au Juif Lœw, le trop célèbre président de la Chambre Criminelle de la Cour de Cassation, que le commandant Cuignet s'attaque. La série d'articles qu'il publie dans l'**Action Française** est en train de faire la preuve de l'indignité de ce personnage, qui n'a pas hésité à commettre un crime de haute trahison au profit de l'Italie, dans le but de faciliter la révision du procès Dreyfus.

Il est impossible que le Juif Lœw reste sous le coup de l'accusation formidable qui pèse sur lui. Oui ou non, le président de la Chambre Criminelle (dont toute la famille est au service de l'Allemagne) a-t-il livré au comte Tornielli, ambassadeur d'Italie à Paris, soit directement soit par l'intermédiaire de M. Trarieux, les secrets d'Etat qu'une déposition à huis clos avait portés à sa connaissance ? **Il faut que le Juif Lœw s'explique !**

Et s'il garde, comme jadis le faussaire Ballot Beaupré, un silence qui est un aveu, le Parlement français est-il à ce point asservi qu'il ne se trouvera pas un député indépendant pour porter la question à la tribune et réclamer les sanctions judiciaires qui s'imposent ?...

La publication, dans le **Matin**, des papiers inédits de Waldeck-Rousseau n'aura pas seulement fourni au commandant Cuignet l'occasion de faire la preuve de la trahison du président Lœw. Elle aura aussi fixé un point d'Histoire intéressant : la part décisive, souveraine, prise par le Juif Joseph Reinach dans la constitution du ministère Waldeck-Gallifet.

Lecture suggestive que celle du billet où Waldeck-Rousseau supplie le Juif de ne pas l'obliger à donner à Millerand un portefeuille autre que celui du Commerce, et lui soumet la composition provisoire du ministère: « Il me faudrait une réponse avant midi... » ajoute humblement le haut politicien, esclave d'Israël. C'est donc sur ce ton que parlent à Reinach les chefs du gouvernement français ?...

Comme on comprend bien maintenant pourquoi le Tsar de Bulgarie, ayant un emprunt à placer à Paris, s'est borné à s'entendre avec Reinach, délégué de la Juiverie Universelle au gouvernement de la France. En ce moment même (où le gouvernement russe a besoin de discuter avec son alliée sur les conditions dans lesquelles il pourra entreprendre une nouvelle aventure en Extrême-Orient) le Tsar se garde bien de consulter M. Pichon, qu'il sait n'être qu'un guignol aux mains de la Dictature juive : c'est Joseph Reinach qu'il a fait prier de venir s'entendre avec lui, et qui est en train de discuter, à Saint-Pétersbourg, avec Nicolas II et ses ministres.

Est-ce que la France supportera éternellement cette conquête, la Conquête juive, la plus immonde de toutes ?... Et Joseph Reinach n'aura-t-il pas, quelque jour, le sort d'un autre métèque qui avait réussi, lui aussi, à être un instant maître de ce pays : Concino Concini...

*
* *

Tout franc-maçon a, en lui, une inclination naturelle à devenir faussaire : c'est une circonstance que cent faits d'Histoire contemporaine viennent démontrer. Enregistrons une preuve de plus.

Dans son numéro du jeudi 19 Janvier 1911, le **Progrès de Lyon**, un des journaux les plus ouvertement maçonniques de France, publiait, sous le titre **Courrier de Paris**, un article où il s'efforçait de prouver que « si Bossuet revenait parmi nous, il serait mis à l'index ». Il en donnait pour preuve la citation suivante du célèbre théologien :

« *Si les* catholiques, *disait-il en la préface de l'* « *Histoire des Variations* », *savaient à fond comment s'est formée leur religion, avec combien de variations et avec quelle inconstance leurs confessions de foi ont été dressées; comment ils se sont séparés premièrement* des apôtres, *et puis entre eux; par combien de détours et d'équivoques ils ont tâché de réparer leurs divisions et de rassembler les membres épars de leurs* schismes, *cette religion ne les contenterait guère et, pour dire franchement ce que je pense, elle ne leur inspirerait que du mépris.* »

Or, Bossuet (qui fut un des membres les plus éminents de cette « Compagnie du Saint Sacrement » dont nous parlons plus loin) a textuellement écrit ceci dans son **Histoire des Variations des Eglises Protestantes:**

« *Si les* protestants *sçavaient à fond comment s'est formée leur* « *religion; avec combien de variations et avec quelle inconstance* « *leurs confessions de foi ont été dressées; comment ils se sont sé-* « *parés premièrement de nous, et puis entre-eux; par combien de* « *subtilitéz, de détours et d'équivoques ils ont tasché de réparer* « *leurs divisions et de rassembler les membres épars de leur réfor-* « *me désunie : cette* réforme dont ils se vantent *ne les contente-* « *rait guères, et pour dire franchement ce que je pense, elle ne* « *leur inspirerait que du mépris...* »

Il est aisé de voir que le texte de Bossuet a été aussi effrontément falsifié par le Progrès de Lyon que l'article 445 l'a été par la Cour de Cassation.

Et ce journal faussaire s'indigne d'avoir été mis à l'index par les Evêques de la Province lyonnaise !

***

L'ordre des Cours antimaçonniques organisés par la **Ligue Jeanne d'Arc** a subi une modification par suite d'une maladie, heureusement sans gravité, de M. Gustave Gautherot.

Ce dernier, qui devait ouvrir la série des cours, a été remplacé au pied levé par M. Flavien Brenier, qui a fait le 30 Janvier et les 3, 6 et 10 Février, les quatre conférences de son cours sur **Une Franc Maçonnerie Catholique au XVIIe siècle : la Compagnie du Saint Sacrement.**

Devant un auditoire vivement passionné par la démonstration de vérités aussi peu connues, le Secrétaire Général de la **Ligue Française Antimaçonnique** a retracé les débuts, la prospérité, les luttes et la fin d'une association secrète catholique, mi-laïque mi-ecclésiastique, constituée avec l'approbation du Saint Siège et du Roi de France, par le duc de Ventadour et le P. Philippe d'Angoumois.

Cette association (qui a retenu le meilleur de l'activité de grandes figures catholiques telles que Saint Vincent de Paul, M. Ollier, curé de Saint-Sulpice, le P. de Condren, général de l'Oratoire, Bossuet, etc.) a transformé la situation intérieure de la France au point de vue religieux pendant les quarante années de son existence : 1627-1666.

Elle a mis fin à la puissance des Protestants et à leur insolence, préparé la révocation de l'Edit de Nantes, combattu les Compagnonnages (ces ancêtres ouvriers de la Franc-Maçonnerie), fait condamner le Jansénisme, paralysé l'action des Juifs et des sociétés secrètes antichrétiennes; elle a, en même temps, organisé la Charité dans le royaume, créé des pratiques de dévotion qui ont subsisté, fait surgir une floraison d'Œuvres admirables dont certaines, tel le séminaire des Missions Etrangères, sont encore debout de nos jours.

M. Flavien Brenier a fait ressortir la perfection de l'organisation de la **Compagnie du Saint Sacrement**, reposant tout entière sur l'esprit chrétien en ce qu'il a de plus élevé, et a fait remarquer l'infériorité de méthode avec laquelle la Franc-Maçonnerie moderne s'est efforcée de copier la société secrète catholique disparue et de s'approprier certains de ses procédés.

Ce cours, dont l'intérêt a été vivement goûté, a été clôturé par un résumé des principes généraux, fait par le commandant Cuignet.

Le cours du commandant Cuignet, sur **la Maçonnerie et la destruction du Pouvoir Temporel des Papes,** occupera les séances des 13, 17, 20, 24 et 27 Février et du 3 Mars.

L'ABONDANCE DES MATIÈRES NOUS OBLIGE A REMETTRE AU PROCHAIN NUMÉRO LA FIN DE L'ÉTUDE DE M. FLAVIEN BRENIER SUR « LA FRANC-MAÇONNERIE AU PORTUGAL » ET LA CHRONIQUE DE M. GUSTAVE HUE SUR « L'AUTEUR DE FAUBLAS ».



Chez l'Adversaire



La **Ligue Française Antimaçonnique** *surveille de près les menées de la Maçonnerie régulière et des Maçonneries plus ou moins occultes. (Elle prête même une attention particulière à ces dernières, dont l'importance augmente chaque jour, ainsi qu'en témoignent les chiffres suivants :* MAÇONNERIE MIXTE, 64 *Loges en 1910, au lieu de* 5 *en 1906 ;* MARTINISME, 27 *Loges et* 117 *groupements secondairee en 1910 ; etc.) Plusieurs de nos lecteurs nous ont exprimé le désir de trouver dans la Revue une Chronique des Loges qui les renseignât sur les faits et gestes des termites maçons. C'est pour leur donner satisfaction que nous créons la présente rubrique.*

Heureux son de cloche

Il nous arrive de Cherbourg d'excellentes nouvelles. Cette ville, où nous comptons beaucoup d'amis, a le malheur de posséder un temple maçonnique, dans lequel se réunissent deux fois par mois les membres de la R.·. L.·. la *Solidarité*. Or les dernières « tenues » de cette Loge ont retenti de gémissements...

La cause de cette affliction?... Simplement la constatation faite par un grand nombre de FF.·. Cherbourgeois que l'idée antimaçonnique fait d'immenses progrès dans le pays, que la Franc-Maçonnerie est de plus en plus discréditée auprès des honnêtes gens, que les classes instruites s'écartent des Loges, dont le recrutement a singulièrement baissé en qualité, et même en quantité.

Comment remédier à cette décadence ? C'est ce que les membres de la R.·. L.·. la *Solidarité* se sont demandés pendant plu-

sieurs « tenues » plutôt mornes. Finalement, ils se sont arrêtés à l'idée d'une adresse au « Conseil de l'Ordre », pour lui demander d'étudier les moyens de rendre à la Franc-Maçonnerie son ancien lustre, terni par les campagnes antimaçonniques.

Parmi ces moyens, la *Solidarité* signale surtout la possibilité d'entreprendre une série de publications littéraires ou historiques de nature à exalter le rôle philantropique rempli par les Loges, et à « faire justice des calomnies répandues sur l'Ordre maçonnique »... Bons apôtres !

Que les antimaçons écoutent avec joie ce son de cloche. Il ne leur annonce pas seulement qu'une nouvelle tentative de falsification de l'Histoire va être tentée : il leur apprend aussi que la campagne antimaçonnique vise juste et que les coups portent, puisque l'adversaire se plaint...

Une démission

Il y a quelques mois, un de ces agents maçonniques comme il s'en manifeste parfois dans le monde conservateur était démasqué par la *Ligue Française Antimaçonnique*. Après avoir vainement tenté de confisquer les « Associations de Pères de Famille » en les disputant au Clergé, force était à cet agent de se réfugier, dans une réunion publique donnée à la salle des Sociétés Savantes, sous le patronage de MM. Ferdinand Buisson et Eugène Fournière. Notre ami le commandant de Fraville provoqua ce jour-là un beau tapage en forçant le F∴ Fournière à s'avouer franc-maçon, à la tribune même de cette réunion.

Les huées qui accueillirent cet aveu auraient-elles dégoûté le F∴ Fournière de figurer au nombre des fils de la Veuve ? Ou bien se proposerait-il seulement de se débarrasser d'une qualité gênante pour continuer, mieux « à couvert », sa lutte contre le Catholicisme ? C'est chose encore incertaine. Toujours est-il que cet ill∴ F∴ vient (l'expression s'impose) de rendre son tablier : par une lettre lue à la tenue de Février de la Loge l'*Etoile Polaire,* à laquelle il appartenait, il annonce qu'il secoue sur le Temple la poussière de ses souliers...

Enregistrons ce départ, feint ou réel; mais que le F∴ Fournière soit assuré que nous ne le perdrons pas de vue : les maçons les plus dangereux sont souvent ceux qui ont cessé de « décorer les colonnes ».

Dans les Loges parisiennes

Le F∴ Augagneur ferait-il école ?...

On sait que pendant le temps qu'il fut gouverneur de Madagascar ce fils d'Hiram résolut d'extirper de la colonie non seule-

ment le « cléricalisme catholique », déjà fort persécuté, mais encore le « cléricalisme protestant ». A cet effet, il mena la vie plutôt dure aux pasteurs français ou anglais, qui avaient joui de toute la bienveillance de ses prédécesseurs. Cette attitude provoqua des orages au sein même de la Franc-Maçonnerie, et l'on reprocha à l'ancien maire de Lyon de « diviser les républicains » au bénéfice de la « réaction cléricale ».

Or, voici que son offensive est reprise, au sein de la R.·. L.·. *Montaigne,* par un personnage d'ailleurs sans grande notoriété, le F.·. Roustain, qui se qualifie d' « ancien pasteur ». Ce n'est pas sans surprise qu'on apprendra que la « tenue » de Février de cette Loge comportait une conférence du F.·. Roustain sur le sujet suivant : *le Protestantisme contre la République.*

Ces symptômes de brouille sont intéressants; mais c'est l'occasion de se rappeler qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, ni un maçon la Franc-Maçonnerie.

***

Notre ami Robert Launay traite, dans ce numéro, de l'envahissement du Théâtre par les Juifs.

Dédions lui le récent ordre du jour de la Loge l'*Avenir,* qui montre à quel point cet envahissement est organisé : le F.·. Harment, artiste dramatique au Théâtre de l'Ambigu a conférencié sur « le Théâtre et ses Aspirations ». Cet Harment paraît être juif; en tout cas, il n'y a pas de doute pour le bureau qui présidait à ses effets oratoires et qui est ainsi composé : Lévy, vénérable; Aman, secrétaire; Colpaert, trésorier.

Le voilà bien, le « théâtre de ghetto » !

***

Le F.·. Nergal ne peut se consoler d'avoir vu le prince Albert de Monaco faire entrer deux prêtres dans le haut personnel de l'Institut de Paléontologie de Monte Carlo. Il a déjà gémi sur cette faute dans un article de la *Lumière Maçonnique;* mais, cet article pouvant être lu par le roi de la Roulette, il a eu soin d'y couvrir ce dernier de fleurs. Le titre seul : *Un prince digne d'être maçon !* est tout un poème.

A la R.·. L.·. *Les Hospitaliers Ecossais,* où il conférencie de temps en temps, le F.·. Nergal n'est pas tenu aux mêmes ménagements. Aussi est-il tombé à bras raccourcis sur le « prince digne d'être maçon », qui, prétend-t-il, est soumis à de déplorables influences cléricales.

Il faut que le F.·. Nergal l'assure, car on ne s'en serait pas douté.

***

Enfin, on continue à suivre de très près, dans les Loges parisiennes, les questions syndicalistes et ouvrières. Nul ne s'étonnera plus des étranges péripéties du procès Durand, de la grâce de celui-ci, puis de sa mise en liberté provisoire, quand on saura quel effort la Franc-Maçonnerie a fourni en faveur du condamné de Rouen.

Notons, entre autres faits, la tenue solennelle extraordinaire de la Loge *la Défense*, le 1er Février dernier. A l'ordre du jour : Conférence sur *la Révision du procès Durand*. Les orateurs n'étaient rien moins que les TT∴ Ill∴ FF∴ Marcel Sembat, député, vice-président du Conseil de l'Ordre; Arthur Groussier, député, ancien membre du Conseil de l'Ordre; et le docteur Sicard de Plauzolles, un des agents les plus actifs des Maçonneries Occultistes.

On comprend que, devant de pareilles interventions, M. Fallières se soit hâté de faire relâcher l'instigateur du meurtre de l'ouvrier Donger.

Une question : Durand — dont la Révision s'annonce comme aussi « truquée » que celle de Dreyfus — ne serait-il pas franc-maçon ?...

UNE RÉUNION "FRATERNELLE" AU "CHRÉTIEN LIBRE"

Au 57 de la rue de Vanves, dans le XIVe arrondissement, se trouve, au fond de la cour, une petite salle vitrée. On croirait un atelier de peinture si, au-dessus de la porte, une inscription équivoque « Le Chrétien Libre » n'indiquait un atelier de déformation chrétienne, — pour quiconque du moins est initié à certaines formes de langage.

Le décor de la salle par exemple est tout à fait chrétien. Un énorme crucifix s'étale sur le mur de la façon la plus provocante et un pieux harmonium dort dans un coin.

L'auditoire, — une trentaine de personnes le jour où je parvins à m'y glisser, — était composé d'hommes et de femmes de tout âge, d'aspect tranquille et bourgeois. A part deux ou trois têtes assez caractéristiques, ces gens ne paraissent pas des échappés des arrière-loges.

Trois messieurs apportent là la bonne parole, le jeudi dans des réunions d'études réservées aux membres de la « Fraternité », le samedi dans des assemblées un peu plus ouvertes sur des sujets un peu moins risqués et le dimanche dans des entretiens religieux libres et spontanés. En dépit de leurs redingotes et de leurs moustaches, on devine à certaines de leurs intonations et à leurs gestes des défroqués.

Ce sont en effet les abbés Revoyre, Louis et Ramette. Leur propagande est soutenue par l'Œuvre des Prêtres (entendez des renégats).

L'abbé Revoyre dans son discours d'ouverture nous rappelle le sujet de sa précédente causerie : « on doit dédaigner les signes extérieurs, comme les Sacrements, auxquels les Eglises ont le tort d'attacher de l'importance. »

L'abbé Ramette n'est pas là. On lit de lui une lettre où il annonce que son père ne veut plus le recevoir. « Tel Jésus se retournant vers ses disciples quand on lui présentait ses frères et ses sœurs, il sacrifiera sa famille selon le sang à sa famille selon l'esprit. »

C'est maintenant le tour de l'abbé Louis. Il va nous parler de *la Charité fraternelle.*

C'est un bien beau sujet. Il est seulement curieux qu'il soit le thème préféré des ennemis de l'Eglise, — curieux tout au moins pour ceux qui ne connaissent pas leur éternelle préférence pour tout ce qui est vague et nébuleux, et par là même susceptible des interprétations les plus fantaisistes.

Le sermon de l'abbé Louis débute par la lecture du passage de l'Evangile de saint Jean relatant le précepte de Jésus : « Comme je vous ai aimés, vous vous aimerez les uns les autres ».

Cette parole du Christ, isolée des autres, sert de base à des développements faciles. Le commandement de l'amour devient le seul, l'unique. Le reste est tout simplement escamoté.

On y ajoute la belle phrase de l'apôtre Paul : « Si vous n'avez la charité, vous n'êtes qu'un airain retentissant », l'interprétant comme s'il avait dit : « Quiconque a la charité n'a plus besoin d'observer les autres commandements de Dieu et de l'Eglise ». Il en faut si peu pour changer le sens d'un texte, qu'il soit de l'Ecriture ou d'un Code. Demandez plutôt à la cour de Cassation...

Une fois lancé sur ce sujet où l'amour chrétien devient contre le christianisme la plus dangereuse arme de guerre, l'abbé Louis nous parle des méditations qu'il fit un jour sur les remparts de Belfort. Il rêvait à tous les crimes inutiles et sans nom de la guerre de 70 (entendez par là l'héroïque dévouement des soldats se sacrifiant pour leur patrie) et il a pleuré sur toutes ces ardeurs selon lui perdues. Alors lui est venue la résolution, qu'il veut faire passer en nous, de mettre toutes ces énergies au service de la fraternité, de la solidarité humaines. Comprenons l'amour, et notre vie cessera d'être néfaste. Qu'on efface donc de nos souvenirs le fleuve de sang qui traverse notre histoire, celle des Napoléon, des Louis XIV et des Jeanne d'Arc, « car ce n'est pas là l'histoire des hommes, mais celle des brutes ».

(Que n'étiez-vous là, dans l'étroite salle de la rue de Vanves, catholiques qui croyez au Pacifisme, pour voir dans quel but est exploitée cette utopie et de quelle sorte de propagandistes vous vous faites les complices !

Mais continuons à analyser cette parodie de sermon.)

Notre ex-abbé se lance dans un tableau sentimental des misères humaines, oubliant un peu trop que l'Eglise, reniée par lui, est là pour susciter les dévouements nécessaires pour les soulager.

La religion se résume dans l'Amour, lequel n'est pas un don de Dieu, mais est en nous (sorte de divinisation de l'humanité qui nous reporte en pleine kabbale juive). Cet Amour, c'est à nous de le dégager. Il est le but de notre vie et quand nous avons été touchés par lui, nous devons comprendre que nous ne devons pas être séparés les uns des autres par des traditions familiales, nationales, religieuses ou sociales.

Le discours s'acheva par un couplet sur l'Egalité au sens maçonnique du mot, au sens de Weishaupt, l'Egalité qui fait qu'il n'y a plus ni propriété, ni religion, ni famille, ni patrie.

Je ne croyais pourtant pas qu'il serait question de la Maçonnerie dans cette conférence d'allure toute mystique. Je me trompais. L'abbé Louis nous a narré qu'un jeune officier lui a demandé de faire, dans une Loge, qu'il venait de fonder à Saint Raphaël, un discours d'ouverture sur l'existence de Dieu. Il a ajouté que son cœur avait bondi de joie, sentant dans cette invitation un symptôme de la renaissance du Spiritualisme.

Nous la connaissons, nous, cette renaissance spiritualiste dans la Maçonnerie, dont le véritable but est de substituer à la bande d'arrivistes du Grand Orient l'influence des loges martinistes, infiniment plus dangereuses. L'ancienne Maçonnerie étant discréditée à la fois par ses maladresses et ses excès et par les révélations des antimaçons, il importe maintenant de lui refaire une virginité, de lui donner un nouveau masque.

Continuons à surveiller les menées de nos adversaires, hâtons-nous de dénoncer la nouvelle forme de l'attaque. L'apparence chrétienne ne peut faire illusion à quiconque connait le jargon et les idées maçonniques. Celui-là sait se défier quand on lui parle de fraternité, d'égalité, de solidarité, fût-ce devant un crucifix. Il connait le véritable sens de ces mots, il ne se laisse pas séduire par les doctrines douceâtres et berceuses, car il sait, comme l'a dit le grand Pape Pie X, dans sa lettre à l'Episcopat condamnant le *Sillon*, dans quelles « ténébreuses officines » on les fabrique.

Henry BRONGNIART.





Notre Enquête

Les Idées de la Révolution sont-elles d'origine maçonnique?..

Nous rappelons à nos lecteurs qu'une enquête est ouverte dans nos colonnes sur le sujet suivant : Les dogmes qu'on a baptisés « principes de la Révolution » et qui touchent à l'ordre religieux, moral et politique, ont-ils été fabriqués dans les Loges, — comme les aveux de Louis Blanc et d'autres francs-maçons illustres permettent de le supposer ?

Pour traiter cette question, nous avons fait appel aux écrivains les plus autorisés, soit parmi nos amis, soit même parmi nos adversaires — car nous tenons à donner au débat toute l'ampleur qu'il comporte, et, pour cela, à le rendre contradictoire.

Nous publierons, au fur et à mesure qu'elles nous parviendront, les réponses de nos correspondants sur ce sujet si capital.

Réponse de M. Emile Flourens

(M. Emile Flourens, ancien ministre des Affaires Etrangères, est trop universellement connu pour qu'on attende de nous une biographie le concernant. Qu'il nous suffise donc de reproduire la page nerveuse qu'il nous adresse, page qui se trouve exprimer en peu de mots la pensée de tous nos amis antimaçons.)

Monsieur,

Vous me faites l'honneur de me poser cette question : « Les idées de la Révolution sont-elles d'origine maçonnique ? » Je vous avouerai que vous me mettez dans un grand embarras.

Pour moi, la Maçonnerie n'a jamais eu d'idée, et qui pis est, elle est incapable d'en avoir.

On a dit que Satan était le singe de Dieu. On peut dire aussi justement que la Franc-Maçonnerie est le singe de la religion catholique. Vous ne trouverez rien dans les fameux mystères des loges qui ne soit la parodie des mystères, des dogmes, de la discipline, de la hiérarchie de la religion catholique, ou de celles qui l'ont précédée.

Savoir si l'homme a emprunté ses idées au singe, ou le singe à l'homme, doit être une question angoissante pour les partisans de Darwin qui font descendre l'homme du singe. Mais pour moi elle ne se pose même pas.

Le singe copie aussi exactement que sa nature inférieure le lui permet, ce qu'il voit faire, mais il n'obéit pas à une idée, il obéit à un instinct de malice. Tel le franc-maçon.

Pour moi, dans la Révolution, il y a trois choses :

Les idées, qui n'ont rien d'original, qui étaient depuis longtemps dans le bagage commun de l'humanité, que la Révolution n'a pas rajeunies et qu'elle a léguées telles qu'elle les avaient reçues. Vous les trouvez ressassées à satiété dans toutes les républiques de l'antiquité comme dans toutes les républiques modernes et à toutes les époques de révolution.

Les passions; elles n'étaient pas nouvelles non plus, mais elles empruntaient aux faits plus ou moins récents de notre histoire une acuité et une violence exceptionnelles. C'étaient d'abord les passions sectaires.

Les passions sectaires des huguenots qui voulaient venger sur la race des Bourbon leur défaite dans les guerres de religion et la Révocation de l'édit de Nantes. Les rancunes contre l'Eglise Romaine des Jansénistes et des Gallicans. La haine des Juifs contre tout ce qui est chrétien.

La jalousie, enfin, des robins contre les gens de cour et d'épée et les élans anarchiques excitées par le spectacle de la démoralisation des classes supérieures.

Mais tous ces éléments révolutionnaires n'auraient point fait explosion ou du moins l'incendie n'aurait pas réussi à consumer à la fois le trône et l'autel si une main machiavélique ne l'avait pas allumé, attisé et dirigé.

Cette main, c'est celle de la Franc-Maçonnerie.

L'histoire nous apprend que la Révolution a été le résultat d'un complot et que ce complot a été ourdi par la Franc-Maçonnerie.

Intrigues, délations, diffamations, guet-apens, trahisons, subornement de témoins, racolages d'incendiaires et d'assassins, voilà sa part. Elle suffit à sa gloire, si pas à notre bonheur.

Veuillez agréer, Monsieur l'assurance de mes sentiments distingués.

FLOURENS.

Réponse de M. Paul Vulliaud

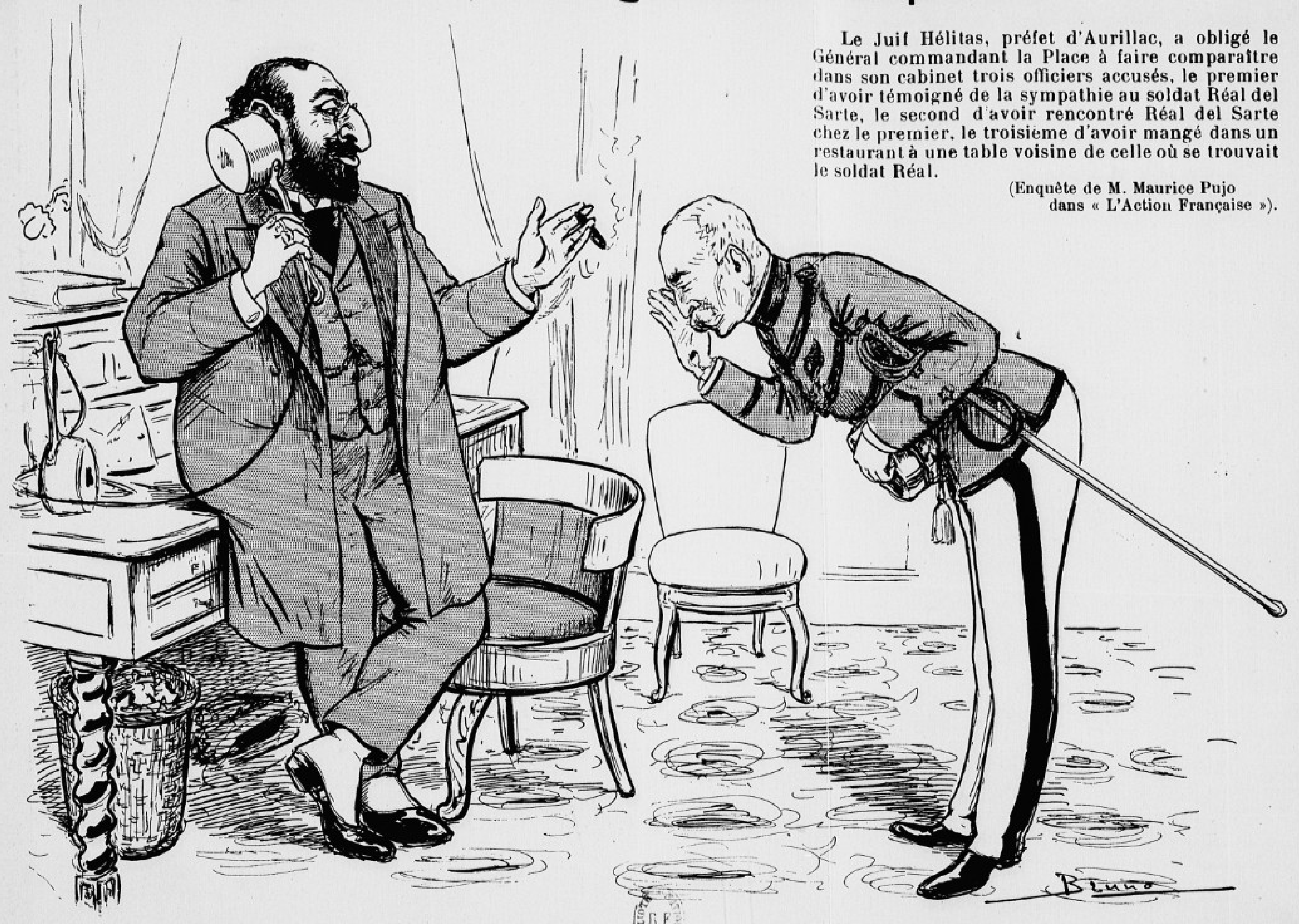
(Dans le monde kabbaliste moderne, une place de tout premier rang appartient à M. Paul Vulliaud,dont un de ses biographes a pu dire « qu'il savait la kabbale comme pas vingt rabbins ». Trésorier du centre Occultiste qu'est la **Société des Sciences Anciennes,** il offre cette particularité de s'intéresser de très près au monde catholique, mais surtout aux courants démocratiques, tels que le **Sillon,** qui se manifestent dans celui-ci On l'a vu, la même année, écrire dans l'**Univers** et collaborer aux revues ésotériques les plus avancées, conférencier à la Société Théosophique de France et au Cercle Catholique du Luxembourg. A côté d'ouvrages de pure kabbale, comme le **Destin Mystique,** on trouve dans son œuvre des livres comme **La crise organique de l'Eglise de France,** qui parait appelé à soulever d'âpres polémiques. Lyonnais, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, M. Paul Vulliaud, qui est un peintre apprécié, a appartenu à Paris à l'atelier Luc Olivier Merson. Il dirige une revue d'art et de philosophie esotériques : les **Entretiens Idéalistes.**)

Un passage de Fabre d'Olivet qui éclaire la question des rapports entre la Franc-Maçonnerie et la Révolution française est passé inaperçu. Son importance, et venant d'un tel auteur, est considérable. Le voici tel que je le prends dans son *Histoire philosophique du genre humain* (p. 102, 103, édition Chacornac 1910); Il s'agit de Weishaupt : « Epris des idées du philosophe français (Rousseau), il les revêtit des formes mystérieuses de l'Illuminisme, et les propagea dans les loges des francs-maçons. On ne saurait se faire une idée de la rapidité avec laquelle cette propagation se fit, tant les hommes sont prompts à accueillir ce qui flatte leurs passions. Pendant un moment la société européenne fut menacée d'un imminent danger. Si le mal n'avait pas été arrêté, il est impossible de dire jusqu'à quel point il aurait pu étendre ses ravages. On sait qu'un des adeptes de cette société subversive, frappé d'un coup de tonnerre dans la rue, et porté évanoui dans la maison d'un particulier, laissa saisir sur lui l'écrit qui contenait le plan de la conspiration et les noms des principaux conjurés. Il n'était question de rien moins que de renverser partout les trônes et les autels, afin de ramener tous les hommes à cette nature primitive, qui, selon ces visionnaires, en fait, sans distinction, des souverains pontifes et des rois. »

Fabre d'Olivet continue et tout le morceau serait à citer. Qu'il nous suffise de dire que le témoin est véridique. Aujourd'hui, on sait tous les détails du complot. Les noms des prêtres et des nobles aussi bien que des gens de toutes les conditions sociales qui y ont pris part sont authentiquement connus.

Ce que l'on sait moins, c'est que Weishaupt est mort à 83 ans, réconcilié avec l'Eglise catholique.

Juif insolent, mais général..... complaisant



Le Juif Hélitas, préfet d'Aurillac, a obligé le Général commandant la Place à faire comparaître dans son cabinet trois officiers accusés, le premier d'avoir témoigné de la sympathie au soldat Réal del Sarte, le second d'avoir rencontré Réal del Sarte chez le premier, le troisième d'avoir mangé dans un restaurant à une table voisine de celle où se trouvait le soldat Réal.

(Enquête de M. Maurice Pujo
dans « L'Action Française »).

Le Juif. — Soldat modèle... un royaliste !... Allez me chercher les officiers qui tolèrent un tel scandale !... Allez, général, et rapportez-moi un paquet de tabac de cinquante centimes.

La Révolution est indéniablement l'œuvre des loges et des clubs. Les plus actifs furent ceux que dirigeait le duc d'Orléans qui devait détourner l'œuvre révolutionnaire à son profit.

Je me contenterai de répondre par ces quelques mots seulement. Car, votre question entraînerait à la composition d'un livre immense. Il faudrait étudier les origines du mouvement complexe qui aboutit à la Révolution française, après avoir commencé par la « Confrérie de la Paix » du Puy, fondée vers le XII° siècle et bientôt détruite pour se renouveler. Il faudrait suivre cette tradition occulte qui se manifeste par les soulèvements populaires dont les Juifs, à ce que l'on sait peu dans la haine antichrétienne dont ils sont aujourd'hui l'objet, étaient les victimes.

Je laisse à de plus habiles le soin de débrouiller le cahos des associations dont les idées politiques et sociales étaient la conséquence de leurs idées mystiques et qui aboutissent peu à peu, en suivant la loi des transformations, à la commotion révolutionnaire que Bonaparte, par l'institution des loges militaires, devait étendre à l'Europe entière.

Votre question engendre toute une Philosophie de l'Histoire. Je m'excuse de ne pas l'écrire au pied levé.

Paul VULLIAUD

(M. Paul Vulliaud nous permettra de lui faire observer que le passage de Fabre d'Olivet qu'il signale ne fait que confirmer les révélations bien connues de Barruel dans ses **Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme.** — Plus nouvelle est l'affirmation que Weishaupt se réconcilia dans sa vieillesse avec l'Eglise catholique : mais on sait combien, le plus souvent, est incertaine la sincérité de la conversion d'un ancien franc-maçon ! S'il est une conversion à l'égard de laquelle il convient de se montrer méfiant, c'est bien celle du fondateur de l'Illuminisme. — Enfin, il est impossible à un antimaçon averti d'admettre que les sociétés secrètes dont la Révolution est issue aient été hostiles aux Juifs : ces sociétés secrètes n'étaient que l'extériorisation de la pensée juive et kabbaliste, que nous tenons fermement pour génératrice d'anarchie. M. Paul Vulliaud, qui est kabbaliste lui-même, ne saurait être sur ce point du même avis que nous.)

Réponse du commandant Chartron

Nous recevons du commandant Chartron, membre du Conseil Central de la **Ligue Française Antimaçonnique** et président de la section de Lyon de cette Ligue, l'intéressante communication suivante, qui signale un aveu utile à relever.

Dans un ouvrage intitulé « Ephémérides des Loges maçonniques de Lyon (1) » écrit en 1875, par le F∴ Edouard Vacheron

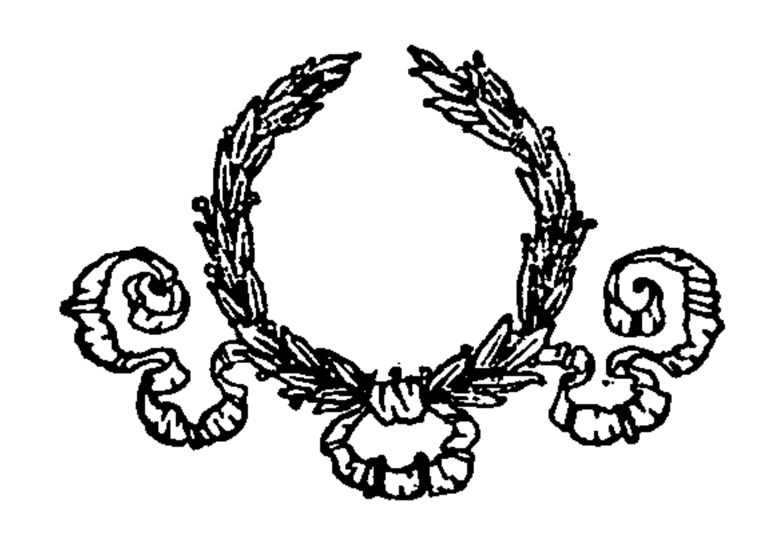
(1) Lyon, 1875. Imprimerie veuve Rongier.

(31e degré), vénérable de la loge lyonnaise « Simplicité Constance», on lit, à la page IV de l'Introduction :

« La première partie de ces éphémérides s'arrête à la fin du « XVIIIe siècle, moment où la France, comme autrefois Epimé« nide, sort de son long sommeil pour commencer une vie nou« velle de régénération, mais ce réveil est tellement pénible et « agité qu'il force à se disperser *ceux mêmes qui l'avaient provo*« *qué.* »

Un tel aveu échappé à la plume d'un haut gradé de la F.·. M.·. vient à l'appui de la thèse tendant à établir que les idées de la révolution sont d'origine maçonnique. Il m'a semblé intéressant de porter ce document à la connaissance du secrétariat général de notre ligue.

Ct CHARTRON.





L'ANTISÉMITISME

Le problème Juif

QU'EST-CE que l'Antisémitisme ? C'est la réaction de tous les peuples, à quelque époque que ce soit, à quelque race qu'ils appartiennent, contre l'élément juif, dès leur entrée en contact avec lui.

Ce fait constant de l'Antisémitisme à toutes les époques, chez tous les peuples, sous toutes les latitudes, nous le constatons. Or, à un fait constant doit nécessairement correspondre une cause constante. Dans les différents problèmes soulevés par la présence d'Israël vis-à-vis des autres peuples, quel est l'élément constant ? Ce ne sauraient être, à coup sûr, les autres peuples, ceux-ci appartenant à des races différentes, possédant des croyances religieuses opposées et des intérêts divers. C'est donc, de toute évidence, Israël lui-même, avec tous les caractères qui lui sont propres.

Ces caractères, le juif Bernard Lazare va nous les définir : « Quel-
« les vertus ou quels vices valurent au juif cette universelle inimi-
« tié ? Pourquoi fut-il tour à tour, et également maltraité et haï ?

«... Parce que partout et jusqu'à nos jours, le juif fut un être
« insociable. Pourquoi était-il insociable ? Parce qu'il était exclu-
« sif, et son exclusivisme était à la fois politique et religieux.

«... Les juifs veulent vivre à part; on se sépare d'eux. Ils détes-
« tent l'esprit des nations au milieu desquelles ils vivent : les na-
« tions les chassent. Ils brûlent le Moré : on brûle le Talmud et on
« les brûle eux-mêmes.

«... Cet isolement a fait leur force, affirment quelques apolo-
« gistes. S'ils veulent dire que grâce à lui les juifs persistèrent,
« cela est vrai.... (Pourtant) ce n'est pas uniquement à leur réclu-
« sion qu'ils durent cette persistance surprenante. Leur exception-
« nelle solidarité,... le mutuel appui qu'ils se donnèrent, y fut pour
« beaucoup; et aujourd'hui encore, alors qu'en certains pays, ils se
« mêlent à la vie publique, ayant abandonné leurs dogmes confes-

« sionnels, c'est cette solidarité même qui les empêche de se fondre
« et de disparaître.

«... (Le juif) continua à regarder avec dédain, avec mépris tous
« ceux qui étaient étrangers à sa Loi. Son livre, le Talmud, animé
« d'un patriotisme étroit et farouche, le lui enseignait d'ailleurs.
« On a accusé ce livre d'être antisocial, et il y a du vrai dans cette
« accusation... Parmi les juifs qui reçoivent l'éducation talmudi-
« que, et c'est encore la majorité des juifs, en Russie, en Pologne,
« en Galicie, en Hongrie, en Bohême, dans l'Orient, parmi ces
« juifs l'idée de nationalité est encore aussi vivante qu'au moyen-
« âge. Ils forment encore un peuple à part.

«... Le moderne judaïsme prétend n'être plus qu'une confession
« religieuse; *mais il est en réalité un ethnos, puisqu'il croit l'être,*
« *puisqu'il a gardé ses préjugés, son égoïsme et sa vanité de peu-*
« *ple..., qui le font apparaître comme étranger aux peuples dans*
« *le sein desquels il subsiste,* et ici, nous touchons à une des causes
« les plus profondes de l'Antisémitisme.

«... Or, au milieu de toutes les nations de l'Europe, les juifs
« existent comme une communauté confessionnelle, croyant à sa
« nationalité, ayant conservé un type particulier, des aptitudes
« spéciales et un esprit propre.

«... Bien que souvent extrêmement chauvins, les juifs sont d'es-
« sence cosmopolite; ils sont l'élément cosmopolite de la famille
« humaine. »

Enfin, « le juif prend part à la Révolution, et il y prend part en
« tant que juif, c'est-à-dire tout en restant juif. » (1)

Inutile de chercher d'autres explications à l'Antisémitisme.

Le problème Juif

Posons donc en principe qu'il y a une question juive. Cette question juive a existé de tout temps. Les peuples qui ont eu à la résoudre, l'ont résolue de diverses façons.

Dans l'antiquité, les Egyptiens ont expulsé les Hébreux pour s'en débarrasser. Ce furent les plus sages. Les Assyriens les emmenèrent en captivité. Les Romains en exterminèrent un grand nombre. Ils commirent l'imprudence de les disperser en les transportant dans toutes les parties de leur empire. C'était propager le virus.

Avec l'ère moderne, la question se déplace, et l'on peut dire que la question juive se résume en un perpétuel chassé-croisé, chaque peuple expulsant de son sein les juifs, lorsque leurs exactions deviennent par trop insupportables, et chaque fois les juifs rentrant dans les pays d'où ils furent chassés, grâce à la clef universelle qui

(1) Bernard Lazare : L'Antisémitisme. Paris 1894. pp. 3, 15, 19, 288, 292, 294, 297, 301, 348.

ouvre toutes portes : leur or. C'est l'histoire du peuple juif au Moyen-âge, en Espagne, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Perse, en Turquie.

Avec la Renaissance le problème juif se modifie. Le commerce jusque-là, exclusivement entre les mains des juifs se développe et passe aux mains des chrétiens. C'est l'époque la moins brillante d'Israël. Mais la Révolution de 1789 arrive, et voilà le juif émancipé. Le résultat ne se fait guère attendre : un siècle suffit au juif pour créer la Haute Banque et la spéculation, développer la Franc-Maçonnerie, s'infiltrer dans le Parlement, l'armée, la magistrature, la presse, accaparer le commerce et l'industrie en s'interposant partout comme intermédiaire.

Ajoutons que les Juifs réduits au chiffre de un ou deux millions d'individus lors de la destruction de Jérusalem ont pullulé à l'instar des rongeurs : et leur chiffre officiel, tel qu'il résulte de leur Bureau de statistique et publié par leurs Archives, chiffre probablement inférieur à la réalité, se monte aujourd'hui à 12 millions (1).

La question juive se pose donc plus formidable que jamais aussi bien pour les Juifs que pour les autres peuples.

Les Juifs ont cherché la solution du problème : Les uns ont cru la trouver dans le Sionisme, d'aucuns dans l'assimilation, d'autres, enfin, dans l'émigration.

Le Sionisme

Les partisans du Sionisme, et parmi eux, Max Nordau, prétendaient tout d'abord fonder en Palestine un nouveau royaume juif, avec Jérusalem pour capitale. C'eût été un exode général des Israélites vers Sion et la question juive était résolue. Pure chimère ! le rêve était trop beau pour nous, pas suffisamment avantageux pour Israël. Aussi les objections affluèrent : « Il y a impossibilité « matérielle à rendre la Palestine aux Juifs, déclarait dans un ser- « mon le rabbin Moïse Schul, car ce pays ne pourrait pas contenir « la moitié des Israélites qui existent à cette heure. » (2)

Dès 1860, J. Cohen écrivait dans l'*Univers Israélite :* « Jamais « le judaïsme n'a été plus fort que depuis qu'Israël n'est plus une « nation. Jusqu'à la chute de Jérusalem, il a été un fait; depuis lors « il est un principe... Depuis ce fait prodigieux, l'univers n'a pas « cessé de graviter autour du judaïsme..., s'imprégnant irrévoca- « blement des idées, des principes et des croyances du Livre Saint... « Et la civilisation moderne tout entière est devenue juive par ses « souvenirs, par ses traditions, par ses fêtes... Cette œuvre décisive « pour le salut du genre humain, (l'enseignement juif) pourrait-il

(1) Le bureau de statistique Juive est à Berlin.
(2) Univ. Isr. 1er Sept. p. 758.

« l'entreprendre s'il se constituait de nouveau en nationalité dis-
« tincte ? Evidemment non.... Le voit-on, (Israël) obligé de saisir
« de nouveau le glaive, de lever des armées, de fondre des canons
« et de bâtir des remparts pour défendre contre de modernes Césars
« son territoire envahi et son Dieu outragé ?... C'est son imperson-
« nalité comme nation qui fait la puissance d'Israël... Qu'il reste
« sur ce terrain solide !... Le jour viendra où il mettra sur sa tête
« glorieuse la couronne de l'humanité... Le monde entier profes-
« sera la foi juive, et la montagne de Sion, foyer de la civilisation
« nouvelle, s'élèvera sur toutes les races réconciliées. » (1)

Ceci est le conseil lyrique; écoutons maintenant le langage de la froide raison : « Le Congrès Sioniste, écrit H. Prague, a donné « tout ce qu'il promettait en fait d'agitation et de tumulte. Il n'a « pas été inférieur sous le rapport mouvementé aux précédents... « Les Congrès Sionistes qui ont cependant pour objet de rendre à « Israël conscience de ses destinées nationales, de lui en donner le « goût, de renouer la chaîne tragiquement interrompue par le dé- « sastre de l'an 70, sont la démonstration vivante, brutale de l'inap- « titude d'Israël au rôle de nation, d'Etat autonome. Il a positive- « ment désappris au cours de son interminable et si lamentable « exil, l'habitude de se gouverner... Voilà trois lustres au moins « qu'on fait luire aux yeux brûlés de fièvre des parias de Russie et « de Roumanie, la consolante perspective d'une installation auto- « nome au berceau traditionnel de la race, à l'ombre du figuier et « de l'olivier bibliques. Or, on n'a pas seulement réussi à amorcer « le moindre tronçon de ce programme aussi vaste qu'enchanteur... « M. le docteur Nordau, ne nous démentira pas à ce sujet... Les « vertus politiques d'Israël pour le moment ne sont que des vertus « négatives. » (2) Terminons ces conseils éclairés donnés aux Sionistes par leurs propres coreligionnaires, en citant l'avis prosaïque et dénué d'artifice de Suffète : « Mais, il s'agit de reconstituer un « Etat juif; l'expérience du passé me suffit amplement et je n'ai « nulle envie d'engager mes frères, citoyens libres et honorés de « pays civilisés, à sacrifier leur sécurité présente et définitive au « problématique bonheur d'un avenir incertain. » (3)

En voilà assez pour nous prouver que la question juive ne sera pas résolue par le Sionisme; d'autant que les immigrants juifs sont de qualité fort médiocre. « Cet aveu s'impose » dit la *Jewish Chronicle;* et le major Goldsmid, juif d'Angleterre, déclare à une séance de l'Anglo-Jewish Association, « qu'au point de vue du progrès, « ils sont au dernier rang de la population. » Un autre ajoute : « Ils « sont le déshonneur du Judaïsme. » (4) Et Théodore Reinach,

(1) Art. cité par l'Univ. Isr. 12 janv. 1910. p. 583-7.
(2) Arch. Isr. 13 janvier. p. 9-10.
(3) Univ. Israélite 9 déc. 10. p. 394. — Sufféte est le pseudonyme d'un rédacteur de l'Univers Israélite.
(4) *Jewish Chronicle.* 7 janvier 1887 — Id. 21 janv. 1887.

compétent en la matière, termine ainsi leur portrait : « Les Juifs « de Jérusalem sont paresseux, ignorants, fanatiques. » (1)

Ne nous étonnons pas, dans ces conditions, si le Comité central d'action Sioniste fait un appel désespéré à la bourse de ses adhérents et constate avec amertume leur négligence à verser la taxe dite *schekel*. Tandis qu'en 1908, elle avait produit 106.000 marks, elle ne produisait plus que 76.000 marks en 1909 et 27.000 marks en 1910. Seuls les sociétaires de l'Allemagne et de l'Afrique du Sud avaient versé leur cotisation; les Sionistes de France envoyèrent 121 marks, et ceux des Etats-Unis et de Galicie se bornaient à transmettre leurs vœux sans le moindre pfennig. (2)

En France, où le juif est le maître, le Sionisme ne pouvait avoir d'adhérents. Israël ne lâche pas la proie pour l'ombre. Du reste, la théorie d'un nouveau royaume de Juda en Palestine se heurta bientôt aux susceptibilités de la Porte, et le gouvernement Jeune-Turc dut édicter des restrictions, en ce qui touche l'immigration en Palestine. La *Jewish Chronicle* publia l'opinion du Juif Oscar Strauss, ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople : « Le gou- « vernement fait preuve de la plus grande tolérance à l'endroit de « la population juive... Ces restrictions, je les attribue à deux rai- « sons principales : d'abord, le gouvernement turc considère les « immigrants juifs comme des sujets d'une nationalité étrangère, « puisque la plupart sont Russes; d'autre part, la propagande Sio- « niste a certainement quelque peu effrayé le gouvernement, sur- « tout celui du nouveau régime qui est particulièrement désireux « de réaliser l'unité nationale... Or, il considère que la fin dernière « du Sionisme serait la constitution d'un Etat séparatiste... Je « pense que quiconque a visité la ville sainte ne saurait manquer « d'aboutir à cette conclusion que le Sionisme y a accru la misère « des Juifs. » (3) Le Sionisme, on le voit, est déjà bien malade.

Le célèbre Israël Zangwill va lui donner le coup de grâce. Dans sa réponse à une lettre à lui adressée par la Société juive de Salonique « la Tribuna libera », Zangwill décoche aux Sionistes des sarcasmes acérés : « Je ne connais rien de plus extraordinaire- « ment burlesque que la position des Sionistes dont l'idée d'acqué- « rir un pays consiste à en parler à prudente distance, tout en vous « laissant, vous autres pauvres infortunés juifs Ottomans, suppor- « ter seuls le choc de la bataille... La pénétration Juive en Pales- « tine ne pourra jamais être accomplie par des Juifs qui se gardent « d'y aller, mais qui préfèrent discourir à Berlin ou à Odessa sur « leur indomptable patriotisme envers la Palestine... Il est plai-

(1) Th. Reinach. Hist. des Israélites. p. 374.
(2) Univ. Isr. 30 Sept. 1910. p. 87.
(3) *Jewish Chronicle*. Oct. 1910.

« sant, en vérité, de vous voir, vous juifs Ottomans, occupés et « embarrassés d'un mouvement déjà mort. » (1)

Enfin, Kiazim-Nami Bey, l'un des chefs du Comité « Union et Progrès » déclare à un rédacteur de l' « Imparcial » : « Aussi « longtemps que la Jeune-Turquie existera, les projets Sionistes « seront combattus avec la dernière énergie. » (2)

L'Assimilation

La théorie de l'assimilation ne semble pas avoir donné de meilleurs résultats. Basée d'une part sur les mariages mixtes, de l'autre sur l'adoption des usages et des mœurs des peuples autochtones, elle engendre l'indifférence en matière de religion, quand elle ne provoque pas les apostasies. Aussi les rabbins et les organes Conservateurs du Judaïsme fulminent-ils sans cesse contre ces deux fléaux : « Les mariages mixtes, que la religion Juive ne peut, sans « se donner un démenti à elle-même, consacrer, les unions pure- « ment civiles font boule de neige. » (3)

Dans une conférence tenue en Angleterre par les rabbins et présidée par le grand Rabbin Hermann Adler, les divers orateurs qui prirent la parole insistèrent sur la nécessité de combattre le mariage mixte, plaie qui serait mortelle pour le Judaïsme si elle venait à s'étendre, car la caractéristique de cette religion est le maintien de la filiation juive. Sur ce point, les organes du mouvement réformiste ne se sont pas montrés moins énergiques que les orthodoxes. (4) « Le premier péril, le vrai péril, entraînant avec « lui des conséquences irréparables écrit le grand rabbin Hague- « nauer, réside dans l'augmentation annuelle des mariages mixtes « et des conversions. » (5)

Tout aussi grave est pour les Juifs la question des apostasies. Dans certains pays, en effet, tels l'Allemagne et la Russie, de nombreux juifs se convertissent soit au protestantisme soit à la religion orthodoxe en vue d'acquérir des droits civils et politiques.

En Prusse, les Juifs sont censés jouir de tous les droits de citoyen. En pratique, ils sont évincés de l'armée et, en grande partie, de l'Université. Malgré un rescrit de l'Empereur Guillaume II les autorisant à entrer dans l'armée, le corps des officiers prussiens s'est jusqu'ici toujours refusé à les admettre, même en qualité d'officiers de réserve. Depuis 1880, sur 25.000 jeunes gens juifs ayant accompli leur volontariat, pas un seul n'a été admis à l'épaulette.

(1) Jewish Comment. Baltimore. 13 janv. 1911.
(2) Allgemeine Zeitung des Judentums. 20 janv. 1911. p. 29.
(3) Arch. Isr. 20 janv. 10. p. 18.
(4) Arch. Isr. 27 janv. 10. p. 28.
(5) Arch. Isr. 4 août 1910. p. 244.

Par contre, 1500 volontaires juifs, convertis au christianisme et baptisés ont été nommés officiers. (1)

D'après le rabbin Werner de Munich, on compte en Allemagne, 14.000 conversions de Juifs au christianisme, depuis un siècle. Ce sont le plus souvent, ajoute-t-il, des raisons d'ambition, d'intérêt qui poussent les Juifs à adopter la foi chrétienne, car en Prusse le baptême ouvre nombre de carrières qui autrement sont fermées aux Israélites.

A l'occasion du centenaire de l'Université de Berlin, le professeur Geiger, directeur de l'Allgemeine Zeitung des Judentums, constate avec amertume : « L'Université nous a peu donné : Pas « un Juif dans la glorieuse lignée des recteurs...; des excellents « maîtres d'origine juive qui enseignèrent à l'Université, les uns, « comme Eduard Gans, Jaffé, se convertirent, sans pour cela at- « teindre au but désiré, une chaire de professeur titulaire...; de « nombreuses corporations d'étudiants se refusent à admettre des « Juifs. » (2)

En Russie, la situation est autrement mauvaise : parqués dans 25 gouvernements, les Juifs au nombre de 5 millions ne jouissent d'aucuns droits civils ni politiques. La proportion dans laquelle il leur est permis de suivre les cours des Universités est extrêmement faible. (3) Un juif n'est ni électeur ni éligible aux Assemblées Communales. L'exercice de la profession d'avocat est subordonné à l'autorisation préalable du Ministre de la justice, et depuis quinze ans, pas un seul juif n'a été admis au barreau. Dans toute la Russie il n'y a qu'un seul magistrat juif; pas un juif n'est professeur titulaire dans les établissements d'enseignement supérieur. Il n'y a pas un médecin juif dans l'armée active. (4) Le baptême étant leur seule porte d'entrée, les conversions se sont faites nombreuses. Fait digne de remarque, les juifs ont opté de préférence pour le protestantisme. Aussi la Section des Confessions non orthodoxes du Ministère de l'Intérieur a-t-elle dû en informer le Consistoire Central de l'Eglise luthérienne en Russie et demander que le Consistoire adressât aux pasteurs des instructions sévères au sujet de l'admission des Juifs. Par contre, les Juifs de Sibérie se sont convertis en masse à la religion orthodoxe, pour obtenir le droit de résider partout; mais tels les *Marranes* d'Espagne au moyen-âge, ils continuent à suivre les prescriptions du judaïsme. A cette ma-

(1) Univ. Isr. 18 mars 1910. p. 21.

(2) Allg. Zeit. 9 nov. 10. Il existe en Allemagne deux associations Juives qui s'occupent de leurs revendications : le Verband der deutschen Juden et le Zentra verein der deutschen Staatsbürger jüdischen glaubens.

(3) Univ. Isr. 26 août 10. p. 749.

(4) Voici le pourcentage établi cette année : Académie des Arts : 1 juif sur 50 chrétiens; Ecole des Mines : 0 sur 120; à l'Ecole Technologique : 8 sur 275; à l'Ecole Polytechnique : 4 sur 1260; à l'Université : 35 sur 1000; à l'Institut de médecine pour femmes : 7 sur 250, etc. Arch. Isr. 8 Sept. 10; p. 283.

nœuvre, le gouvernement Russe a répondu par les mesures suivantes : Le ministre des voies et communications a fait savoir aux directions des chemins de fer qu'elles eussent à considérer les Juifs convertis comme des Juifs véritables et à ne pas les engager dans une proportion de plus de 10 %. (1) Une circulaire du même ministre prescrit l'exclusion de toute fonction dans l'administration des chemins de fer russes, des éléments « non russes. » (2)

Ici encore, la solution du problème par voie d'assimilation n'a pas réussi. Les Juifs de France, grâce à la complicité du gouvernement ont été plus heureux. Personne n'ignore la naturalisation en masse des Juifs Algériens en 1871 par décret du ministre juif Crémieux. Même tentative fut faite récemment pour les Juifs Tunisiens. A la grande surprise des Revues juives, cette tentative fut combattue énergiquement par le *Temps*, les *Débats*, et d'autres organes républicains. Jusque là, tout juif Tunisien qui voulait acquérir des titres à la naturalisation française devait contracter un engagement de 5 ans dans la Légion étrangère. C'était payer trop cher le titre de Français. Israël n'est pas guerrier, encore qu'il se réclame des Macchabées. La difficulté fut tournée : par décret du 13 avril 1910, adopté par les Chambres et signé du Président de la République et des Ministres de la Guerre, de la Marine et des Affaires Etrangères, les sujets tunisiens furent autorisés à contracter dans les corps français de l'armée métropolitaine et coloniale des engagements volontaires de 3, 4 ou 5 ans. (3) Ce décret permettant aux Juifs tunisiens la naturalisation, fut naturellement célébré par les Revues Juives françaises sous ce titre : « Victoire légale. » (4)

Émigration

La solution du problème Juif a également été tentée par Israël au moyen de l'émigration. Jusqu'ici, le succès ne semble pas avoir répondu à ses efforts. Quatre puissantes Sociétés se sont constituées : La Jewish Colonization, Association de Londres; la Jewish Agricultural and Industrial Aid Society de New-York; le Hilfsverein der deutschen Juden et l'Alliance Israëlite Universelle.

La Jewish Colonization Association, société qui dispose de puissants capitaux a pour objet essentiel « de ramener les Juifs au tra- « vail de la terre, dans des pays où ils jouissent de tous les droits « de l'homme et du citoyen. » C'est ainsi que s'exprime dans son allocution prononcée à l'Assemblée générale de la J. C. A. en 1910,

(1) Univ. Isr. 28 Oct. 10, p. 215.
(2) Univ. Isr. 26 août 10, p. 759. A la suite de cette circulaire, le Conseiller d'Etat Abramsohn, directeur des chemins de fer occidentaux a dû se démettre de ses fonctions.
(3) Journal officiel : 15 avril 1910.
(4) Univ. Isr. 28 oct. 1910, p. 197.

« le vice-président M. Philippson. Et il ajoute : « Tel est, avant « tout, le caractère de notre œuvre en Argentine, au Brésil, aux « Etats-Unis et au Canada, ainsi qu'en Palestine. » Cette Société travaille de concert avec le « Baron de Hirsch-Fund. » Indépendamment des caisses de prêts qui ont pour objet des avances aux colons agricoles, la J. C. A. a institué 270 caisses rurales pour la Russie, caisses qui ont consenti des prêts en 1909 pour 19 millions de roubles. Ce sont, en définitive, des institutions coopératives. Le grand courant d'émigration juive, composé pour la plus grande partie de juifs de Russie, puis de juifs d'Autriche et de Roumanie, s'est d'abord porté vers les Etats-Unis. En 1880, 200.000 juifs s'y étaient fixés; ils sont aujourd'hui 1.500.000, dont plus d'un million à New-York. Nombre d'Américains nomment cette ville : Jew-York. En face de cet énorme affluence, les Etats-Unis ont compris le danger et ont pris des mesures restrictives à leur tour.

Déjà,en septembre 1910,le gouvernement américain avait refusé à des émigrants juifs de Russie, venus à l'appel de Zangwill pour tenter une expérience de « territorialisme juif ou *Ito* » (1) l'autorisation de débarquer à New-York. (2)

Tout récemment, le gouvernement chargea une commission de lui présenter un rapport à l'effet de réprimer l'immigration juive aux Etats-Unis. Le rapport déclare que *la question n'étant nullement d'ordre sentimental, on doit l'envisager au point de vue économique.* Par conséquent : refus d'admettre les illettrés, les Asiatiques, les ouvriers célibataires sans métier; fixation d'un maximum annuel d'émigrants; fixation d'un capital minimum de 25 dollars; orientation des immigrants vers des régions peu habitées. (3)

L'Angleterre, pourtant si hospitalière aux anarchistes et aux Juifs, a dû, tout comme les Etats-Unis se défendre contre l'invasion.

Déjà en 1908, 724 immigrants Juifs n'avaient pas été autorisés à pénétrer dans le Royaume-Uni. En 1909, le chiffre des refusés est monté à 1456. C'est le commencement de la réaction. (4) Même tendance au Canada, où pour restreindre l'immigration juive et rendre l'accès du pays plus difficile, le gouvernement Canadien a prescrit de ranger les émigrants Juifs dans la catégorie des Asiatiques et d'exiger d'eux qu'ils possèdent un capital de 200 dollars. (5)

(1) L'écrivain anglais Zangwill a créé un mouvement en faveur de l'installation des juifs en colonie autonome sur toute autre partie du globe que la Palestine. C'est l'**Ito**.
(2) Arch. Isr. 22 Sept. 1910, p. 303.
(3) Univ. Isr. 6 janv. 1911, p. 537.
(4) Univ. Isr. 17 mars 1910, p. 823.
(5) Univ. Isr. 30 sept. 1910, p. 89.

En résumé, toutes les tentatives faites par les grandes Sociétés Juives pour solutionner le problème juif ont été infructueuses. Cette réprobation universelle de tous les peuples à l'égard d'Israël, même de ceux qui lui ont témoigné ou lui témoignent encore le plus de sympathie est un fait que les Archives Juives du monde entier mettent elles-mêmes en évidence. Ce n'est pas Israël qui solutionnera le problème juif.

Avant d'étudier ce problème, au point de vue français, de beaucoup, pour nous, le plus important, puisque de sa solution dépend l'avenir de notre patrie, nous examinerons rapidement les méthodes employées par les nations étrangères aux prises avec ce même problème : la Russie, la Roumanie et l'Allemagne.

La formule générale du juif, pour tous pays, est la suivante : *ni exception, ni privilège, le droit commun.* Cette formule, il la présente sous le couvert d'un souci sincère de l'impartialité.

En France, sa formule est plus développée et plus adéquate au terrain sur lequel il évolue; la voici à l'état de programme : *Le gouvernement républicain de la nation par le progrès incessant, dans l'ordre, dans la sécurité, par la justice et la liberté pour tous, dans le respect des croyances et des opinions.* (1)

Grâce à l'application de ce programme, le Juif a conquis la France. Aussi le problème se pose-t-il à l'état aigu depuis que les Juifs amenèrent la débâcle de l'Union Générale et depuis que leur solidarité entre eux dans la nation française et au delà des frontières s'est affirmée par les troubles de l'affaire Dreyfus et par le déni de justice monstrueux (violation de l'art. 445 du Code d'Instruction criminelle) qui marqua leur victoire. (2)

(1) Univ. Isr. 21 oct. 1910, p. 170.

(2) La violation de cet article éclate aux yeux dans la formule ci-dessous que l'*Action Française* (bi-mensuelle) du 15 août 1906 a publiée et que l'*Action Française* quotidienne a reproduite à plusieurs reprises et notamment chaque jour depuis le 13 Septembre 1908 sans que le gouvernement et la Cour de Cassation aient cru pouvoir y répondre par des poursuites.

Art. 445
du Code d'Instruction criminelle

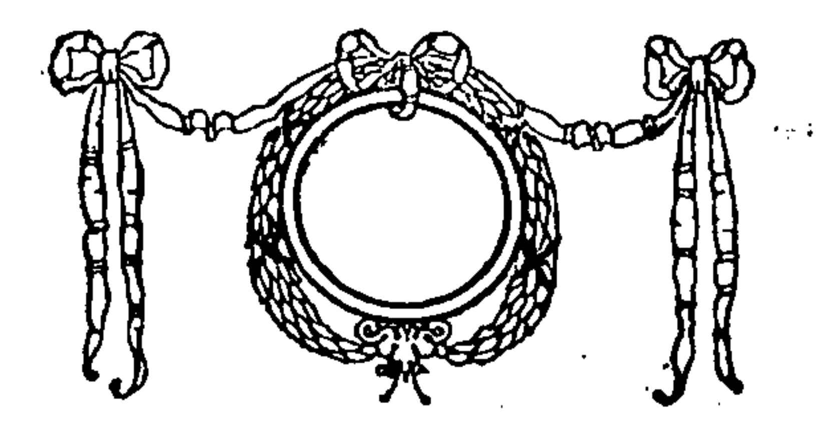
Texte du Code.	Texte inexistant visé par la Cour
Si l'annulation de l'arrêt ne laisse rien subsister qui puisse *à la charge du condamné* être qualifié crime ou délit, aucun renvoi ne sera prononcé.	Si l'annulation de l'arrêt *à l'égard d'un condamné vivant* ne laisse rien subsister qui puisse être qualifié crime ou délit, aucun renvoi ne sera prononcé.

A gauche sont transcrits en lettres italiques les cinq mots inscrits dans le texte du Code et que la Cour de Cassation a supprimés.

A droite sont transcrits en italique, les mots que la Cour *a ajoutés* à un autre endroit du texte.

Ces deux faits rendus possibles seulement par les positions éminentes qu'ils ont su s'assurer grâce à leurs intrigues et leur esprit de solidarité dans tous les domaines de l'activité nationale, correspondent à la faillite du système de droit commun cher aux Juifs et aux philosémistes, qui prétend ne faire aucune différence entre le Juif et le Français autochtone. Nous verrons, lors de l'étude de cette question, la seule solution possible que nous pouvons dès à présent indiquer : le retour aux principes généraux qui dirigeaient la France avant 1789.

GASTON DE LAFONT DE SAVINES





Mozart franc-maçon (1)



N étonne toujours ceux des admirateurs de Mozart auxquels sa vie est peu connue, quand on leur apprend que le maître de Salzbourg s'enrôla dans la Franc-Maçonnerie. La physionomie morale qui transparait derrière cette broderie musicale si fine, si souple, et, à la fois, si solide, qu'est son œuvre, forme un trop violent contraste avec les masques balourds ou durement tendus par la rage sectaire, dont les loges s'encombrent autour de nous. On ne voit guère comment ce génie aristocratique aurait pu être séduit par l'attrait ridicule et grossier que les mystères d'Hiram n'exercent guère, d'habitude, sur les natures d'élite. Le fait reste, pourtant, hors de toute contestation. L'auteur des *Noces,* de *Don Juan* de *La flûte enchantée,* et de toute cette musique qui porte le cachet de haute élégance, de parfait naturel, de simplicité supérieure, où se verra toujours le signe de l'art le plus parfait, fut reçu franc-maçon, à Vienne, dans le cours de l'année 1785. Bien plus, il écrivit deux cantates pour les fêtes que donnait sa loge, *l'Espérance couronnée :* l'une, *Die maurerfreude* (la Franc-Maçonnerie), en l'honneur d'un certain Ignace von Born, qui dirigeait alors les groupes de Vienne; l'autre, *Freimaurer cantate* (cantate franc-maçonnique), qui fut la dernière œuvre terminée par lui avant sa mort. Mieux encore ! *La flûte enchantée,* cet opéra que beaucoup classent tout premier parmi les chefs d'œuvre sortis de sa merveilleuse plume, fut composée, à la gloire de la célèbre société, et pour que ses représentations, transformant le spectacle en une manière de tenue blanche, fissent naître, chez les assistants, le désir de solliciter l'initiation.

(1) **Mozart**, par Camille Belaigue, Henri Laurens éd.; **Mozart, l'homme et l'artiste**, par Victor Wilder, Fasquette éd.; **Lettres de A. W. Mozart,** traduites par Henri de Curzon, Hachette éd.

Le cas de Mozart subissant l'attrait des loges : voilà bien de quoi piquer les curiosités. Il vaut qu'on s'y arrête, parce qu'on peut en dégager des leçons, même pour les individualités auxquelles ne serait échue aucune parcelle de dons artistiques.

Le premier soin du curieux est de procéder à des recherches dans cette correspondance du maître, qui montre à nu, sans la moindre toilette menteuse, son âme exquise, tendre, enjouée, espiègle même. Il trouve, d'ailleurs, grand plaisir à lire ces lettres qui font songer souvent à celles de la marquise de Sévigné, et qui demeurent le meilleur commentaire de sa musique.

Mais, de ce côté, les investigations ne donnent rien du tout. Les lettres qu'on a pu découvrir sont muettes sur la Franc-Maçonnerie. L'explication de ce silence, qui ne laisse pas de surprendre, a été fournie par la propre sœur du grand musicien, Marianne de Sonnembourg. Au témoignage de celle-ci, Mozart s'entretenait longuement de la Franc-Maçonnerie, dans la correspondance qu'il échangea avec son père, postérieurement à son admission. Il en parlait d'autant plus que, sur les instances de son fils, ce père était lui-même entré dans la secte. Mais ce dernier, fort timoré, comme le prouve l'ensemble de ses rapports avec son génial enfant, détruisit tous les papiers où il était question des loges et de ce qui pouvait s'y passer. Maître de chapelle du prince archevêque de Salzbourg, il n'ignorait peut-être pas les censures religieuses qu'encouraient les affiliés, sans compter qu'il avait pour maître un prélat aussi autoritaire qu'ombrageux.

On se trouve donc réduit à de simples conjectures, touchant les mobiles auxquels obéit l'auteur de *La flûte enchantée*. Et, sans doute, leur champ peut sembler trop vaste pour qu'il y ait profit à s'y aventurer, et les raisons de faire un choix s'offrent avec un caractère d'incertitude décourageante. On aurait tort, pourtant, de s'en tenir à cette impression de surface. Quelques réflexions convenablement conduites, sur ce qu'on sait de l'illustre maçon, et une notation un peu précise de telle circonstance de sa vie peuvent, je crois, éclairer passablement la question. Avec son magnifique et bon sourire, Mozart demeure un de ces bienfaisants magiciens qui accroissent, en le perfectionnant, le patrimoine moral de notre espèce. Nous voudrions écarter quelques pâles brumes, dont le flottement, autour de son image, pourrait mettre des ombres où il ne doit y avoir que pur rayonnement.

D'abord, il faut se garder de certaines explications maladroites. Un des biographes du maître, l'abbé Goschler, a écrit : « La

Franc-Maçonnerie n'apparaissait, au milieu des bons Viennois, que comme une association de bienfaisance, une sorte de société de secours mutuels, qui n'avait aucun caractère politique ni religieux. L'état précaire où se trouvait habituellement Mozart, la candeur même de son caractère, qui ne soupçonnait le mal nulle part, *durent lui faire accepter avec ardeur le droit et l'espoir de participer aux bienfaits d'une société philanthropique, promettant de venir en aide à ses besoins, en ménageant son amour propre.* »

Aveuglé par le désir de laver son héros de tout soupçon d'impiété, l'excellent abbé ne s'est pas donné la peine de chercher autre chose que les sollicitations de l'intérêt personnel. Il est avéré que Mozart fut toujours pauvre, qu'il gagnait péniblement son pain et celui de sa famille en donnant des leçons de musique, que les soucis d'argent faillirent entraver l'essor de ses facultés créatrices. On en conclut qu'il s'abaissa aux ridicules formalités de l'initiation maçonnique, pour combler les vides de sa bourse.

Je sais bien que, parmi les rares personnes qui lui vinrent en aide, aux heures d'extrême embarras, figure un négociant, nommé Puchberg, dont il avait fait la connaissance dans les loges, et qui lui avança, une fois 200 florins, et une autre fois 20. Brave Puchberg ! Bien que *fils de la veuve,* il a mérité de voir son nom sauvé de l'oubli. Mais il faut tout ignorer de la vie de Mozart, pour le transformer en quémandeur dépourvu de fierté, acceptant, avec aisance, de se laisser entretenir d'argent par ses camarades. S'il lui arriva d'emprunter, il lui arriva aussi de prêter libéralement, aux jours trop rares où, quelque concert ayant exceptionnellement réussi, un peu d'or affluait dans ses mains. Pour mesurer sa délicatesse sur ce chapitre, il suffira de rappeler que, ne touchant qu'un traitement de 800 florins, comme compositeur de la chambre de l'empereur Joseph II, il répondit, à Frédéric Guillaume II, qui lui offrait d'être maître de chapelle à Berlin, avec 3000 thalers par an : « Eh ! quoi, Majesté ! me faudra-t-il abandonner mon bon empereur ! »

J'écarte, non moins radicalement, le soupçon d'une incrédulité religieuse qui, dans le secret du *temple, couvert* contre les indiscrétions des profanes, aurait pris sa revanche des contraintes de la vie courante. Mozart, si spontané, si primesautier, dans son art comme dans sa limpide existence, n'aurait pu se plier aux feintes savantes et tortueuses de l'hypocrisie. Il fut un excellent chrétien. A ceux qui pourraient conserver un doute, je recommanderai de lire la lettre suivante, qu'il écrivait au chevet de sa mère mourante :

Je me suis entièrement remis à la volonté de Dieu, et j'espère que vous et ma chère sœur vous en ferez autant. Hélas ! quel autre moyen pour se tranquilliser?... pour être plus tranquille, veux-je dire, car on ne peut l'être tout à fait. Je suis confiant, quoi qu'il arrive, parce que je sais que c'est Dieu qui le veut ainsi, lui qui dispose de toutes choses pour notre plus grand bien (quand même cela nous paraît aller de travers). Je crois, en effet, et on ne me persuadera jamais le contraire, qu'aucun docteur, aucun homme, aucun malheur, aucun accident ne peut donner ou retirer la vie à une créature humaine, et que Dieu seul le peut. Ce sont là des instruments dont il se sert le plus souvent, mais non pas toujours; ne voyons-nous pas des gens chanceler, tomber à la renverse, et expirer? Quand le temps est venu, tous les remèdes sont inutiles : ils avancent la mort, plutôt qu'ils ne l'empêchent; nous l'avons bien vu pour notre défunt ami Hefner...Après avoir prié Dieu de toutes mes forces pour la guérison et la vie de ma chère mère, je m'entretiens volontiers de telles pensées et de telles consolations, parce qu'ensuite je me sens plus courageux, plus calme et plus soulagé, car vous pouvez facilement vous figurer comme j'en ai besoin.

Cette lettre est datée de Paris. On était en 1778, et Paris, où triomphaient les philosophes, venait de faire, à Voltaire, une ovation triomphale, à propos de la représentation de son *Irène*.

J'ai dit, plus haut, que sa deuxième cantate maçonnique fut la dernière œuvre qu'il termina avant de mourir. Mais, dans l'intervalle de dix neuf jours qui sépara cet achèvement de sa mort, il travailla, tant que ses forces le lui permirent, à cette célèbre messe de *Requiem* qu'il ne put terminer. Quand il eut cessé de vivre, ses amis, qui connaissaient bien ses sentiments, le revêtirent de la robe noire des *confrères de la mort*. Pour Mozart, comme pour tant d'autres, la Franc-Maçonnerie n'offrait rien qui put effrayer un pieux croyant.

Faut-il écarter tout attrait ayant pu avoir sa source dans un esprit frondeur, teinté de tendances voisinant avec les utopies révolutionnaires? Ici, je n'oserai être bien affirmatif. Dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, les souffles de révolte contre l'organisation sociale avaient franchi les frontières allemandes, comme suffirait à le prouver ce drame étrange de Schiller qu'on nomme *Les brigands* et qui porte la date de 1781. Or, en un temps où le sort matériel des artistes dépendait de la générosité des princes, ceux dont Mozart se trouvait en droit d'attendre le soutien de sa vie n'avaient guère compris ce que nous pouvons bien appeler leur devoir impérieux. C'est Joseph II qui, à la mort de Gluck, donne au maître incomparable le poste qu'occupait l'auteur d'*Orphée*, mais profite mesquinement de l'occasion pour en réduire la rémunération de 2000 à 800 florins. C'est surtout ce François de Paule,

archevêque de Salzbourg, à la maison duquel il fut attaché jusqu'à l'âge de 25 ans, (2) et qui le traitait de façon si méprisante, allant jusqu'à le reléguer, pour les repas, à la table des valets et des cuisiniers. Dure humiliation, cuisantes blessures pour un homme de génie ! Certes, le cœur de Mozart ne se nourrissait pas de rancune. Mais ce cœur ne s'ouvrit-il jamais au rêve chimérique d'une société basée sur la justice? Je crois tout à fait impossible de répondre à la question. Le seul point acquis, c'est que, durant son séjour à Paris, il avait entretenu des relations assez étroites avec le baron de Grimm, lequel même recueillit généreusement le jeune étranger, après que sa mère fut morte, le laissant tout seul, perdu dans la grande ville. Toutefois, si le fameux baron exerça quelque influence intellectuelle sur son protégé, la correspondance de celui-ci n'en porte aucune trace. Une dernière particularité doit être notée sur cette question : l'entrée de Mozart dans la Franc-Maçonnerie coïncide avec une décision de l'empereur Joseph II autorisant, en termes formels, le fonctionnement de cette association et règlementant le nombre des loges pour chaque ville. (3) La coïncidence apparaît peu favorable à l'hypothèse que je viens d'examiner.

Mais nulle nécessité ne s'impose de chercher parmi des velléités de révolte. On trouve, sans difficulté, l'explication dans l'effet d'un certain mirage, ayant dû exercer une influence attractive sur sa nature ardente autant que délicate. Tout à fait dépourvu de cet orgueil, dans lequel certains artistes et quelques poêtes ont pu prendre plaisir à se draper, pour écraser le vulgaire de leur dédain, il aimait à se sentir choyé, apprécié, entouré de sympathie. L'isolement lui était douloureux. De passage à Nancy, où les élégantes architectures de Stanislas le ravissent, il laisse échapper cet aveu, en écrivant à son père : « Je ne me sens jamais de bonne humeur, quand je ne me trouve pas dans une ville où je sois bien connu. » Certes, on le connaissait bien à Vienne. Mais le monde de la cour ne l'estimait point à sa vraie valeur. Dans celui des artistes, il éveillait des jalousies. Et, naturellement, le gros de la population allait à ses affaires, sans s'inquiéter beaucoup de sa personne. Je me le représente circulant dans les rues, en quête d'un sourire, et souffrant de ne rencontrer que visages indifférents. Un jour, des amis lui parlent d'une société où l'on exalte la vertu et l'amour de la vérité, dont tous les membres, unis par une fraternité inébranlable, ne se réunissent que pour se livrer aux douces effusions de l'ami-

(2) Je rappelle que Mozart mourut à 36 ans.
(3) **Histoire de la Franc-Maçonnerie** par Clavel, 1re partie, ch. IV.

tié. Avec son imagination si vive et son exquise sensibilité, Mozart s'enthousiasme. Il veut être de ces élus. Il a trouvé ce qu'il cherchait. Il sollicite son admission. Il subira les épreuves, avec une naïve intrépidité. Le voilà enrôlé. La secte a fait une recrue de prix, dont elle pourra tirer gloire. Et, pendant qu'il prononce le serment aux formules terribles, dissimulé au milieu des autres naïfs qui applaudissent, une figure grimaçante esquisse un sourire méprisant. La brillante recrue qu'on vient de faire ne s'élèvera jamais dans les régions cachées où mijote la cuisine du diable. Mais, comme son effigie sera précieuse, au seuil des loges, pour dérouter les investigations qui pourraient conduire à de fatales découvertes !

Pure hypothèse, m'objectera-t-on. Je réponds : certitude absolue, au moins pour ceux qui comprennent le langage musical du maître de Salzbourg. Et cette réponse, je la fais, tenant en main cette partition de *La flûte enchantée,* où il a clairement défini la nature de sa foi maçonnique.

Cette œuvre fut reprise assez récemment, à l'Opera Comique. Elle eut du succès en matinée, tandis que l'accueil se trouva plus froid, aux représentations du soir. Le public était assez différent, dans les deux cas. Plus familial, aux matinées, il représentait mieux ces traditions de finesse, de tact, de mesure dans l'émotion la plus profonde, qui sont celles de l'élite française. Justement, il se trouve que ce sont là les qualités de Mozart, dont je dirai qu'il fut le plus Français des Allemands (4). Dans le public des soirées, l'élément des oisifs cosmopolites tient une plus forte place, d'où prédominance des opinions et des goûts propres à la juiverie, qui les impose aux snobs, soit par la presse, soit indirectement par ses subventions aux entreprises théâtrales. Or, le Juif aime beaucoup la musique. Mais il n'aime qu'une certaine musique, celle qui lui donne des émotions de puissance écrasante et de révolte désespérée, de fatalité inexorable et d'orgueil satanique, de lourde rêverie et de sensuelle langueur. De là son goût pour Beethowen, Richard Wagner, et certains autres qu'il est inutile de nommer. Il ne comprend pas Mozart; car les états d'âme, auxquels correspond ce que celui-ci a exprimé par son chant ailé, ne se réalisent jamais dans

(4) Cette qualification va stupéfier ceux qui connaissent les appréciations peu flatteuses qu'il a émises, sur les Français, durant son séjour à Paris. Je la maintiens pourtant. A Paris, outre qu'il n'avait que vingt deux ans, il ne connut guère que des mondains frivoles. Sans doute, aussi, fut-il déconcerté par ce rire parisien, que tant de gens nés en France ne comprennent pas. Mais je suis persuadé que, s'il avait pu prolonger suffisamment son séjour chez nous, il n'aurait pas tardé à découvrir le charme de la France, si voisin du charme qui se dégage de Mozart lui-même, à travers son œuvre.

son être d'Asiatique insuffisamment délié. L'âme juive et l'âme de Mozart sont comme deux instruments qu'on n'aurait pas accordés dans le même ton. (5)

Il était nécessaire de dire ceci, avant de s'étendre sur *La flûte enchantée.*

La donnée de la pièce ne présente pas de grandes complications. Nous sommes dans la vieille Egypte. Pamina, fille du soleil et de la reine de la nuit, lesquels ont dû se séparer pour mettre fin à leurs querelles, a été ravie à sa mère, par Sarastro, grand prêtre du soleil. Celui-ci la retient prisonnière dans le temple. Mais elle est aimée du prince Tamino, et celui-ci entreprend de la délivrer. Sarastro décide qu'il obtiendra de l'épouser, s'il subit avec succès les épreuves de l'initiation. Le tableau de ces épreuves remplit la plus grande partie de la pièce.

Ce livret, d'une valeur assez faible, a eu pour auteur un certain Schikaneder, franc-maçon comme Mozart. Dans les dialogues parlés, la couleur maçonnique lui donne souvent une allure ridicule. Ainsi, quand, au quatrième tableau, un prêtre demande à Tamino ce qu'il vient chercher dans le temple, celui-ci répond : « La vérité ! ». Sur quoi, tous les spectateurs ont envie de rire, sachant bien que le jeune prince s'intéresse surtout à Pamina. Ailleurs, dans divers ensembles, nous voyons apparaître les balivernes maçonniques sur le règne de la paix, de l'amour, de la vertu, qui doivent rendre les hommes « semblables à des dieux ». Heureusement, ici, la musique absorbe toute l'attention, et c'est la pensée de Mozart, non celle de Schikaneder qui préoccupe l'auditoire.

Il n'en reste pas moins que, exception faite pour les mélodies et duos d'amour, pour la délicieuse espièglerie des clochettes et les deux airs que chante la reine de la nuit, les plus admirables pages de cette partition sont celles où son auteur a célébré, sous le voile d'une allégorie bien transparente, et les épreuves de l'initiation, et la joie d'essence supérieure qui est le partage des initiés.

Pour caractériser la gravité des épreuves, il a retrouvé la note puissamment dramatique du dernier tableau de son *Don Juan* (scène où Tamino frappe à la porte du temple; scène des deux hommes d'armes). Mozart avait pris au sérieux les préambules de son admission. Qui veut entrer dans une société de choix doit se

(5) Il y a quelques années, M. Colonne, qui était juif, voulut consacrer un de ses concerts à Mozart. Or, dans l'œuvre du maître qui ne comprend pas moins de 622 numéros, dont 22 operas et 49 symphonies, il ne trouva pas de quoi remplir un concert de trois heures, et il compléta son programme par l'adjonction de deux ou trois morceaux empruntés à Berlioz.

montrer capable de fermeté, et prouver qu'il sait atteindre au-dessus de cette médiocrité de cœur qui fléchit à la moindre alarme. La mort même serait-elle à craindre, que la fidélité aux liens fraternels devrait rester intransigeante. Celà, Mozart l'a dit avec cette force mesurée qui impressionne plus que les éclats violents, parce que ceux-ci ne durent pas, tandis que la vigueur contenue fait sentir un effort apte à persister.

Il faut pourtant placer au-dessus de ces remarquables morceaux ceux qui reflètent directement le rêve du grand artiste. C'est l'invocation de Sarastro, *Isis, c'est l'heure...* (6) ; admirable prière, par laquelle le grand prêtre demande aux dieux de donner, à Tamino et à son compagnon, le courage nécessaire pour ne pas succomber aux dangers qu'ils vont courir. C'est le chœur des prêtres, *Noble Isis! Grand Osiris!* qui exprime une supplication de même nature et traduit la paix sereine des élus attendant un nouveau frère. N'oublions pas le trio des Génies, *Bientôt la nuit va disparaître...,* qui annonce le terme prochain de l'initiation. Je l'ai entendu chanter, dans certaines églises, sur des paroles qui en faisaient un cantique pour la communion. Jamais transposition de ce genre ne fut plus heureuse. Mais, dans cet essai de classement, je donnerai encore la première place au second grand air de Sarastro, *La haine, la colère jamais n'ont pénétré dans ce séjour...* Le pontife vient de se voir menacé d'assassinat. A ces menaces, il ne répond que par des paroles de pitié et d'amour, auxquelles la musique donne tout leur sens profond de bonté sereine et sans morgue. jamais on n'alla aussi loin, dans la vraie grandeur. L'équivalent musical ne se retrouve nulle part ailleurs. Pour trouver une expression analogue des mêmes sentiments, il faut chercher dans l'œuvre de Raphaël, parmi les nobles et douces figures de *La dispute du St Sacrement* et de *L'école d'Athènes.*

Certes, Mozart ne dût pas rencontrer, dans la loge *L'espérance couronnée,* l'équivalent de cet idéal collège d'initiés, dont le grave sourire pénètre de joie si apaisante les auditeurs de son opera. Il dût, pourtant, y découvrir quelque chose qui servit de point de départ à sa fantaisie. Les renseignements me font défaut sur ce qui se passait dans les tenues de la maçonnerie viennoise, à la fin du XVIIIe siècle. Mais on peut supposer que, tout comme à Paris, vers la même époque, elles servaient de prétexte à des fêtes, à des bals, où la majeure partie des adeptes se livraient innocemment au

(6) Mes citations sont faites d'après la traduction de Nuitter et Beaumont qui est la plus répandue. Mais la traduction plus récente de Ferrier et Buisson est plus fidèle et rend mieux la pensée maçonnique du livre.

plaisir de la sociabilité. Le fait que Mozart composa deux cantates pour ces réunions prouve, en tous cas, qu'on y faisait de la musique. Probablement aussi, pour amorcer des recrues destinées à des besognes moins inoffensives, on y entendait des discours, laissant entrevoir la possibilité d'un état social si amélioré, que toutes les vilaines passions s'éteindraient dans le cœur de l'homme, pour n'y laisser subsister que les meilleurs penchants. L'âge d'or instauré de la sorte, les humains deviendraient « semblables à des dieux », comme le fait dire Schikaneder aux Egyptiens de sa pièce.

Sans doute, ce fut sur des données de ce genre que l'auteur de *La flûte enchantée* laissa se déployer toutes grandes les ailes azurées de son imagination. Mais, par une ironie bien rassurante, sa musique, qui devait faire des conquêtes pour la Franc-Maçonnerie, s'est trouvée traduire des sentiments tout contraires à ceux que la secte prend pour appui. Au lieu du pesant orgueil, c'est l'attachement délicat et souvent enjoué qui meut les personnages. La vénération frénétique pour de ténébreuses chimères ne courbera pas une seule fois l'auditeur. Mais il quittera le spectacle, allégé par la plus saine des émotions. Or, sentir d'une certaine façon, voilà qui importe plus que de répéter des formules. Les mêmes mots prennent un sens différent, suivant l'état intime de chacun. On le voit tout de suite, quand il s'agit de passer aux actes. Si Mozart s'enthousiasma pour la justice et la vérité, nul doute qu'il ne mît derrière ces syllabes de bien autres choses que Robespierre. Nous pouvons, sans crainte, écouter sa prédication. En cultivant, chez chacun de nous, les forces cachées qui s'opposent le plus à l'affreuse mystagogie des arrières-loges, il nous a fourni des armes, qui, pour être les plus courtoises du monde, nous aideront tout de même beaucoup à défendre la civilisation occidentale. En dépit des juifs de théâtre et de concert, Mozart chantera toujours, ne fût-ce que sur l'humble piano de l'intimité familiale, et, tant qu'il chantera, nous entendrons des promesses de salut.

Antoine BAUMANN.





Pour la Domination
Pour la Vie

La lutte des Impérialismes — Coup d'œil sur la situation Européenne et Internationale.

DANS tout l'univers, les impérialismes surexcités se préparent, avec une sorte de fièvre, aux luttes pour la domination, luttes auprès desquelles les guerres anciennes n'auront été qu'un jeu d'enfant, car le conflit embrasera les deux hémisphères.

Les impérialismes depuis longtemps aux prises et les plus pressés sont l'impérialisme anglais et l'impérialisme allemand.

De la Révolution à 1870-71

A vrai dire, la principale ascension des nations protestantes date de la Révolution française et du crime maçonnique du 21 Janvier 1793. Suivant la forte expression et la profonde pensée de Balzac, « la Révolution, en coupant le cou à Louis XVI, a coupé le cou à tous les pères de famille. »

La première des monarchies fut décapitée, et avec elle la Royauté Catholique et paternelle. Le peuple français, jusque là le Peuple Chef, fut atteint gravement et, par ricochet, la cause Catholique dont il était le plus solide rempart en Europe.

Les sectes occultes avaient voulu, en immolant le Roi très-chrétien, saper l'autorité divine et humaine. Elles n'avaient que trop réussi.

Pour ceux qui discernent les causes profondes et la philosophie de l'histoire, la Révolution imprima un vigoureux essor aux nations protestantes. Sciemment ou non, en posant lui-même sur sa tête la couronne impériale, Bonaparte couronnait la Révolution. Le code Napoléon, en supprimant le droit d'aînesse, en instituant le partage égal, portait un coup funeste à l'indépendance, à la force des familles, par suite à la force et à l'indépendance du pays lui-même .

En promenant à travers l'Europe, les principes révolutionnaires, en rassemblant les morceaux épars de l'Allemagne, en éveillant partout le sens des nationalités, Napoléon, en dépit des victoires éclatantes qui faisaient de lui une sorte de Dieu de la guerre, Napoléon fut en réalité l'instrument de la Maçonnerie au profit des puissances protestantes.

Son neveu, Napoléon III, a suivi, comme lui, une politique extérieure anti-nationale et anti-catholique. Les empereurs Napoléon furent les premiers artisans de l'unité allemande et de l'unité italienne, au détriment de l'unité française forgée par les efforts séculaires des Capétiens, unité admirable et robuste qui assurait la suprématie de la France sur les nations divisées qui l'entouraient.

En travaillant à la dépossession du Pape, à l'unité germanique et à l'unité italienne, Napoléon I[er] et Napoléon III détruisaient l'œuvre Capétienne et collaboraient terriblement à l'affaiblissement de la France.

Malgré son génie militaire et les vertus guerrières du peuple français, Napoléon a laissé notre Patrie plus petite qu'il ne l'avait trouvée. Napoléon III a bien donné Nice et la Savoie à la France, mais il lui a fait perdre l'Alsace et la Lorraine. Tous deux enfin ont amené l'invasion, la défaite finale et le démembrement. Par leur complicité diplomatique et militaire, ils ont contribué à créer aux portes de la France de puissantes unités rivales qui, non seulement constituent un danger permanent pour notre pays, mais ont mis fin à l'incontestable hégémonie de la France de Louis XIV sur le continent.

Issus de la Révolution, Français de fraîche date, les Napoléon ont pratiqué à l'intérieur une politique révolutionnaire, sous des aspects autoritaires, et au dehors une politique tour-à-tour italienne, allemande et anglaise — mais non une politique française. Leur politique étrangère a été néfaste; les faits et l'histoire du XIX[e] siècle le démontrent sans conteste. L'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie devraient les glorifier et leur élever des statues, surtout à Napoléon III : la France a le droit de les maudire, parce que, consciemment ou non, ils ont été les ouvriers de son abaissement et de sa déchéance.

Les traités de 1815 avaient eu un double but : museler la France et assurer la prédominance des alliés. Ils consacraient la diminution de la France, l'accroissement de puissance de l'Angleterre,

de la Russie, de la Prusse, des *Etats protestants* ou orthodoxes, au détriment de la France catholique.

De 1815 à 1848, la politique étrangère très-avisée de la Monarchie obligea l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse à compter avec la France. Sous l'égide du pouvoir royal, notre pays émancipait la Grèce, conquérait l'Algérie, reprenait en Europe son rang, son prestige, son influence.

L'avènement du second Empire marqua le triomphe de la politique des nationalités, politique diamétralement opposée aux intérêts de la France. Ami du Comte Arese et carbonaro, Napoléon III avait des conceptions révolutionnaires, des sympathies anglaises et italiennes, *il n'avait pas le sens français.*

En Crimée, en Italie, les victoires de notre magnifique armée, formée d'ailleurs, en Afrique, sous la Monarchie de juillet, étaient autant de défaites politiques pour la France. Elles fortifièrent l'Angleterre et contribuèrent à l'unité Italienne, mère de l'unité allemande, génératrice de nos revers de 1870. C'est hélas ! indiscutable à force d'évidence.

L'alliance franco-Russe et les puissances juive et protestantes

L'audace et la chance de M. de Bismarck, favorisées par les fautes irréparables de la politique napoléonienne, avaient triomphé. L'hégémonie allemande devenait étouffante. Elle ne tarda pas à éveiller les inquiétudes et les jalousies de l'Angleterre et de la Russie : la France manquait à l'équilibre général.

La lutte pour la suprématie s'engagea bientôt entre Londres, Berlin et St-Pétersbourg. L'arrogance et la brutalité de M. de Bismarck — qui ne reculait devant rien, pas même devant un faux (le faux d'Ems) pour arriver à ses fins — alarmaient justement les Chancelleries. Elles indignaient profondément, en outre, le loyal Alexandre II, l'Emancipateur des paysans, et son fils, le Tsarévitch, plus tard Alexandre III. D'accord avec le prince Gortschakow, le meilleur chancelier que la Russie ait eu depuis un siècle, Alexandre II, c'est acquis à l'histoire, empêcha Bismarck d'écraser la France en 1875, au seul nom de la force.

La Russie qui n'avait pas oublié le rôle ambigu de Napoléon III lors de l'insurrection polonaise, ni la fidélité du cabinet de Berlin en cette circonstance, avait gardé, en 1870, la neutralité au profit de la Prusse. Bismarck remercia la Russie, en s'associant avec l'Angleterre au Congrès de Berlin (1878) pour ravir à l'empire des Tsars les résultats de la guerre turco-russe, les fruits de ses victoires et de ses sacrifices. Alexandre II en conçut un vif ressentiment, partagé par le Tsarévitch, qui jamais ne pardonna à Bismarck son

ingratitude et sa duplicité. Ce fut la genèse morale du rapprochement avec la France.

Les empereurs de Russie furent au premier rang des défenseurs de l'équilibre européen, en empêchant, en 1815 et en 1875, un nouveau démembrement de la France. Certes, c'était l'intérêt de la Russie, intérêt qui primait et devait primer à leurs yeux toute autre considération, mais il est incontestable que les Tsars Alexandre Iᵉʳ et Alexandre II obéirent à une impulsion généreuse et chevaleresque, et qu'ils rendirent à la France un service inoubliable.

La félonie de Bismarck au congrès de Berlin accentua dans les sphères gouvernementales, à St-Pétersbourg, le désir de créer un contrepoids à l'insolente et pesante hégémonie de l'Allemagne. La résolution d'Alexandre III fit le reste et la Russie s'orienta nettement vers l'alliance française.

Très-utile et féconde avant la constitution de l'unité allemande et de l'unité italienne, l'alliance franco-russe eût assuré la prépondérance des deux Etats sur le continent. Après la formation de l'unité germanique et de l'unité italienne, après la conclusion de la Triplice, l'alliance franco-russe était devenue une impérieuse nécessité; seule, elle était capable de garantir la sécurité et l'indépendance de la France et de la Russie. De plus, elle rétablissait, dans une certaine mesure, l'équilibre européen, rompu au profit de la Prusse par les traités de Prague et de Francfort.

C'était une idée forte, une idée juste, une idée vraiment européenne. Malheureusement, le vice des institutions en France, l'instabilité des hommes et des choses rendaient l'alliance moins féconde et la réduisaient à son minimum d'efficacité.

Sous un Roi de France, l'alliance eût produit toutes ses garanties et porté tous ses fruits. Avec le régime républicain, qui est à la merci non-seulement des majorités parlementaires ou électorales, mais, ce qui est plus grave, à la merci des influences et parfois des ordres de l'étranger ou des puissances d'argent (on ne l'a que trop constaté lors des incidents de Fachoda, de Tanger et de la démission de M. Delcassé exigée par Guillaume II), l'alliance ne pouvait donner son maximum d'effet; elle était boîteuse, pour ainsi parler, mal assise, et tout au plus défensive. C'était le point faible de la conception d'Alexandre III.

Telle quelle cependant, elle rendit aux deux Etats de réels services, elle constitua une garantie de paix incontestable, elle rendit à la France confiance en elle-même, en la tirant d'un isolement dangereux. Elle était, en outre, susceptible de favoriser en France une restauration de l'autorité et du sens militaire. Et de fait, sous l'égide de l'alliance, l'armée française travailla avec un redoublement d'ardeur et n'eût bientôt plus rien à envier à aucune armée européenne.

De 1891 jusqu'à sa mort, Alexandre III apparut comme le gardien de la tranquillité générale. Il voulait sincèrement la justice et

la paix. Soit qu'il estimât que la Russie avait besoin avant tout de calme pour développer ses immenses ressources et panser les plaies de la guerre de 1877, guerre généreuse et chrétienne, qui avait coûté à son Empire des flots de sang et 4 milliards; soit qu'il se rendît compte qu'avec un pouvoir instable, anonyme, irresponsable à la merci d'un scrutin, tel qu'il existait en France, l'alliance ne pouvait jouer complètement et donner son plein effet; soit qu'il eût pour principal objectif au dehors de maintenir le *statu quo* et de réfréner les ambitions allemandes et l'humeur remuante de M. de Bismarck; soit enfin pour toutes ces raisons combinées, Alexandre III imprima à l'alliance un caractère strictement défensif et modérateur. Sage, tempéré, profondément honnête, le Tsar apparut comme le bon géant. Il fut jusqu'à sa mort le chef visible, l'arbitre respecté de l'Europe et comme l'Empereur de la Paix.

Ce noble rôle n'était trop lourd ni pour les puissantes épaules d'Alexandre III, ni pour son âme droite et constante, ni pour sa haute conscience d'empereur chrétien qui se jugeait, à bon droit, responsable devant Dieu, devant son pays et devant la postérité; mais il inspira une sorte de jalousie maladive au jeune empereur d'Allemagne, Guillaume II, avide du premier rang. De plus, il excita les colères et les inquiétudes de l'Angleterre et de l'Allemagne; il exaspéra les puissances juive et protestantes, alliées par des antipathies, des craintes, des convoitises communes contre la France — catholique, malgré tout — et contre la Russie orthodoxe.

Si l'Allemagne frémissait d'être tenue en échec à l'est et à l'ouest par les armées française et russe, l'Angleterre ne voyait pas sans dépit une alliance capable de la contrecarrer à Constantinople et dans la Méditerranée, en opposant les flottes combinées de France et de Russie à la flotte britannique. Le cabinet de Londres est toujours hanté par le souci de l'empire de la mer.

De son côté, la puissance juive était outrée du prestige de l'empire des Tsars, d'où les israélites étaient expulsés, de cet empire las, à la fin, de l'exploitation et des trahisons sémites; elle était outrée d'une alliance qui tenait en échec la suprématie du protestantisme et d'Israël en Europe. Elle n'ignorait pas, d'ailleurs, que le Pape Léon XIII fondait sur le rapprochement franco-russe de grandes espérances pour une rénovation Catholique en France et pour la réconciliation des églises d'Orient avec l'Église Romaine.

Du vivant même d'Alexandre III, il y eut des indices certains d'une coalition des puissances d'argent, des puissances occultes et des puissances protestantes pour briser ou, du moins, émousser l'épée de la France et de la Russie.

La fin prématurée du très-sobre et très vigoureux Alexandre III, constitué pour vivre cent ans, et qui mourut mystérieusement en Crimée, à la force de l'âge, et peu d'années après l'affaire

Dreyfus, puis la guerre russo-japonaise et les troubles intérieurs de Russie permirent aux conjurés d'atteindre au cœur la France catholique et son armée, les légions et les escadres de l'empire des Tsars.

Les flottes russes furent décimées à Port-Arthur et à Tsoushima, l'armée russe fut vaincue à Liao-Yang et à Moukden, l'armée française fut désorganisée par le gouvernement républicain, d'accord avec la Franc-Maçonnerie et la juiverie. L'affaire Dreyfus servit de prétexte pour fausser l'instrument du relèvement national, pour porter à l'Eglise de France et à l'enseignement catholique des coups terribles, pour assouvir les haines de la race israélite, si vindicative, et assurer sa suprématie momentanée. Je me borne à constater des faits indéniables.

Un Capétien aurait pu tenir tête à la coalition anti-française. La République, issue de la défaite et d'un coup de force devant l'ennemi, la République ne le pouvait pas et, d'ailleurs, ne le voulait pas. Instrument de règne des puissances juive et maçonnique, elle fut leur complice dans l'œuvre de destruction.

Par bonheur pour elle, la Russie avait à sa tête un pouvoir national héréditaire. Le principe monarchique la sauva; la révolution et les menées anarchistes de la conjuration juive se brisèrent sur le roc du Tsarisme.

Mais les ruines furent effrayantes en France et en Russie, les ruines morales plus encore peut-être que les ruines matérielles. Privée de la flotte russe, appuyée seulement sur l'armée russe vaincue, sur l'armée française ravagée par les fiches et la délation maçonniques, l'alliance franco-russe cessait momentanément d'être redoutable; elle était, du moins, hors d'état de constituer un contrepoids effectif.

A nouveau, l'équilibre européen était rompu au profit de la Triplice et de l'Angleterre; la France devenait plus que jamais la proie des juifs, des protestants, des francs-maçons et des métèques; la Russie était réduite à panser ses plaies intérieures.

Quant à l'équilibre asiatique, il était remanié au profit du Japon, au nord de l'Asie, et au profit de l'Angleterre, délivrée par les revers de la Russie du cauchemar d'une invasion des Indes. L'œuvre des Romanow dans l'Asie septentrionale, depuis Pierre-le-Grand, était gravement compromise.

La victoire anglaise, protestante et juive était complète.

L'Impérialisme anglais et l'Impérialisme allemand

Triplice (Allemagne, Autriche, Italie) et Triple Entente (Angleterre, France, Russie.)

Deux grands impérialismes restaient en présence : l'impérialisme anglais et l'impérialisme allemand.

Lequel allait prendre les rênes, assumer les risques et les responsabilités de la domination?

Aux heures graves, les promptes décisions ont une importance capitale.

Guillaume II pouvait dicter des lois au continent; les armées russe et française étaient hors d'état de s'y opposer, l'Angleterre également, sa principale force résidant sur la mer. L'empereur allemand ne comprit-il pas le parti à tirer de la situation critique où se trouvaient la France et l'empire des Tsars?

Préoccupé surtout de consolider l'unité germanique et de constituer une flotte de guerre très-redoutable, craignit-il de disperser ses efforts et de risquer une partie, qui, pourtant, s'offrait si avantageuse pour lui? Soit qu'il n'eût pas un dessein net, soit qu'il n'osât, il se réserva et se borna à des manifestations théâtrales.

Son oncle Édouard VII ne connut ni ces atermoiements, ni ces indécisions. Le roi anglais eut une claire vue de la situation européenne et internationale.

Tranquille du côté des Indes, le gouvernement britannique régla la question asiatique par un traité d'alliance avec le Japon, traité offensif et défensif qui garantissait les colonies anglaises et permettait, le cas échéant, de contenir dans l'Océan Pacifique les ambitions pressées de l'impérialisme américain.

Restait l'Europe, restait la France, encore ulcérée de l'humiliation de Fachoda, restait la Russie, saignante de ses désastres dans l'Asie septentrionale, et bouleversée par ses troubles intérieurs; restait enfin l'impérialisme allemand, menaçant pour le continent, menaçant pour le commerce anglais, menaçant pour cette hégémonie maritime, base de la force, de l'indépendance et de la grandeur de la Grande-Bretagne.

Edouard VII conçut alors le plan hardi d'isoler l'Allemagne avant de l'abattre. Pour y réussir, il lui fallait renouer « l'entente cordiale » avec la France, se rapprocher de la Russie, détacher le plus possible l'Italie de la Triplice et recouvrer à Constantinople l'influence que les cabinets de Berlin et de Vienne avaient su y conquérir, au préjudice de l'Angleterre.

Ce plan audacieux, hérissé de difficultés, Edouard VII se mit en devoir de le réaliser; il y déploya une aisance, une souplesse, une initiative, des ressources d'esprit et d'activité vraiment exceptionnelles.

En quelques années, il mit fin à la guerre injuste et antipathique contre les Boërs, il calma l'Irlande, il rattacha plus étroitement l'Espagne et le Portugal à la politique anglaise, il relâcha quelque peu les liens qui unissaient l'Italie à la Triplice, il sut apaiser l'irritation causée par l'incident de Fachoda et parvint à faire la conquête de l'opinion française, toujours sensible à la bonne grâce, à la cordialité, aux procédés aimables.

Lorsqu'il jugea les choses assez avancées, il négocia et obtint du gouvernement républicain, flatté et séduit, une convention offensive et défensive, qui certes offrait certains avantages positifs à la France. L'appui de la flotte et de la diplomatie anglaises n'est pas à dédaigner, non plus que le corps d'armée britannique qui doit coopérer avec l'armée française en cas de guerre contre l'Allemagne. Mais le traité était encore plus avantageux pour l'Angleterre qui avait absolument besoin sur la terre ferme d'une armée amie et puissante pour se mesurer avec l'empire germanique. La France devenait le soldat continental de la Grande-Bretagne.

Une fois placé en tiers entre la Russie et la France, Edouard VII travailla à se rapprocher de l'empire des Tsars. L'entreprise était délicate : elle ne fut pas au dessus de l'habileté et du doigté du roi-diplomate, qui, d'ailleurs, y fut aidé par les alliances des deux Cours et davantage encore par l'obligation pour le cabinet de St-Pétersbourg de contrecarrer les menées germaniques à Constantinople et dans les provinces allemandes de Russie.

L'empire des Tsars n'avait plus dans l'armée et la marine de la France (criminellement désorganisées, surtout par le général André et M. Pelletan), le gage de l'alliance; et la France, de son côté, n'avait plus dans l'armée russe, vaincue en Mandchourie, et dans les débris de la flotte russe échappés au désastre de Tsoushima, les garanties prévues au traité de Péterhof. La force des choses favorisait les démarches d'Edouard VII qui avait pour lui ce que Royer-Collard appelle quelque part « l'empire de la nécessité. »

Enfin le roi Anglais entretenait les relations personnelles les plus cordiales avec l'empereur d'Autriche; il le visitait chaque année, en allant à Marienbad, et l'on peut présumer qu'il était loin d'endormir ses défiances contre les Hohenzollern.

Mieux que personne, Edouard VII avait été préparé au rôle compliqué qu'il sut remplir avec une dextérité peu commune. Longtemps prince héritier, il avait fait un long apprentissage du métier de Roi, et lorsqu'il monta sur le trône, il possédait l'expérience et la maturité, il connaissait personnellement tous les souverains et tous les personnages marquants de l'Europe. Sa finesse, sa mesure, ses aptitudes particulières achevaient, avec son goût des voyages, de faire de lui un diplomate hors de pair.

Bref, en quelques années de croisières et de villégiatures, traversées de négociations et d'entrevues, Edouard VII était parvenu à encercler presque complètement l'Allemagne et à l'isoler sur le

continent. Le moment approchait où l'assaut décisif allait être donné, où la lutte pour la domination allait éclater.

Et l'Allemagne que faisait-elle? Que faisait Guillaume II ? Il rongeait son frein! Malgré des entrevues périodiques, courtes, officielles, marquées par des politesses extérieures, qui dissimulaient mal une rivalité et une hostilité implacables, l'empereur allemand sentait avec amertume qu'Edouard VII, après Alexandre III, jouait en Europe ce premier rôle auquel Guillaume II aspire, depuis qu'il a ceint la couronne impériale. Le Kaiser souffrait dans son orgueil et dans son ambition. Il voyait avec dépit dans le « cher oncle » le chef visible et l'arbitre du continent. Pour courtoise et modérée que fut l'action d'Edouard, elle était avant tout britannique, avant tout dirigée contre l'Allemagne et l'impérialisme allemand.

Guillaume II s'inquiétait et s'irritait de la persévérance habile avec laquelle Edouard VII travaillait à l'isoler, avant de risquer la partie décisive. Il sait — jusqu'à en être parfois angoissé — que la race germanique, si prolifique, ne peut vivre dans ses Etats, qu'elle a besoin, absolument besoin *pour manger* de débouchés au dehors, que sans émigration, sans commerce et sans colonies, le peuple allemand serait voué à la misère, à la famine; que son Empire est, par suite, acculé à la victoire sur l'Angleterre ou à la révolution sociale. Or la révolution sociale marquerait la fin de la dynastie des Hohenzollern.

D'un autre côté, sans la maîtrise de la mer, la Grande Bretagne n'existerait plus; elle tomberait au rang de puissance de troisième ordre. L'hégémonie maritime et l'hégémonie commerciale lui sont indispensables. La concurrence économique allemande (« made in Germany ») et la rivalité navale de l'Allemagne sont comme des coups de canon tirés sur le cœur de l'Angleterre.

Pour les deux peuples, l'empire de la mer est une question capitale. Ce n'est pas seulement une lutte pour la domination, c'est une question de vie ou de mort — à la lettre. Par conséquent, le conflit entre les deux impérialismes aboutit à la formule saisissante d'Hamlet en sa tragique méditation : *To be or not to be,* être ou n'être pas.

Aussi les plus impérieux soucis, l'avenir et l'existence même de l'Allemagne, les intérêts de sa couronne et de sa dynastie, s'accordaient avec les suggestions de l'orgueil froissé pour inciter Guillaume II à ne reculer devant aucun effort, en vue de déjouer les projets d'Edouard VII.

Il se raidissait donc dans une lutte de jour en jour plus âpre, plus compliquée, disputant pied à pied le terrain au roi d'Angleterre, qui justement venait de faire un coup de maître en contribuant à introduire le régime parlementaire en Turquie. C'était pour le cabinet de Londres le moyen cherché d'exercer à Constantinople une influence plus grande et d'y supplanter Guillaume II.

Or si la prépondérance britannique s'établissait à nouveau à Constantinople, c'était l'isolement complet de l'Allemagne et de l'Autriche, la fin du rêve oriental de la monarchie des Habsbourg, qui avait vu dans le débouché vers la mer Egée par Salonique, une compensation à son éviction de la Confédération germanique et à ses revers de 1866. C'était par dessus tout l'impossibilité pour le cabinet de Berlin d'ouvrir la grande voie commerciale Salonique-Asie Mineure-Bagdad-golfe Persique, destinée à draîner vers l'Allemagne le commerce d'une partie de l'Asie. C'était enfin l'impossibilité pour le Kaiser de peser éventuellement sur l'Angleterre, en menaçant, par une diversion germano-turque, le canal de Suez, la route navale, stratégique et commerciale de l'Inde.

Guillaume II était donc résolu à tout pour briser le cercle formé autour des puissances centrales par la diplomatie britannique, d'autant que l'oncle Edouard venait d'assumer officiellement en Europe le protectorat des intérêts français en Algérie et au Maroc, où le Kaiser avait gagné la première manche contre la pusillanimité de la république, et perdu la seconde contre la froide décision du roi d'Angleterre.

La chance enfin, la chance, sans laquelle l'habileté la plus raffinée est souvent stérile, se prononça en faveur de Guillaume II.

Subitement, l'étoile britannique se mit à pâlir et Edouard VII dut comprendre la profondeur du mot de l'antiquité « Nul, avant sa mort, ne peut se dire heureux. » Il n'avait pourtant rien négligé pour ravir à la fortune tout ce qu'on peut lui enlever « par conseil ou par prévoyance », selon la parole de Bossuet. Et tout à coup, la trame ingénieuse, la trame redoutable qu'il avait tissée autour de l'Allemagne et de l'Autriche, fut déchirée par la résolution des puissances centrales.

Cet empire d'Autriche, mûr, disait-on, pour la dissolution, ce vieil empereur François-Joseph, qui déjà avait un pied dans la tombe, proclamaient à la barbe de l'Europe l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, affirmant ainsi la vitalité et la force du principe monarchique héréditaire.

On se rappelle les protestations indignées de l'Angleterre et de la Russie contre cette violation du traité de Berlin revêtu de la signature des grandes puissances. On se rappelle les colères, l'agitation de la Serbie, du Montenegro et de la Bulgarie. La guerre semblait imminente.

Mais les cabinets de Vienne et de Berlin ne se laissèrent pas intimider. Or les finances et l'armée de la Russie n'étaient pas assez reconstituées pour risquer la partie contre les armées autrichienne et allemande; la France n'était pas assez intéressée pour tenter le sort des armes (que, d'ailleurs, le gouvernement républicain redoute extrêmement), et l'Angleterre, très puissante sur mer, ne pouvait

presque rien sur terre contre l'Autriche et l'Allemagne. Force fut donc de réfléchir à Londres et à Pétersbourg. « Réfléchir, c'est fléchir, » a dit un fin observateur. On fléchit, en effet, et l'on s'inclina devant le fait accompli.

Certes le droit international et le respect des traités ne sortaient pas indemnes de l'aventure, mais c'était un succès éclatant des puissances centrales, un cuisant échec pour l'Angleterre, une poire d'angoisse pour la Russie, supplantée par l'Autriche dans son rôle historique de protectrice des chrétiens d'Orient. L'empire des Tsars qui, depuis plus de 130 ans, avait généreusement versé le sang russe pour l'émancipation des frères orthodoxes de la péninsule des Balkans, était traité en quantité négligeable, dépouillé moralement et politiquement. L'humiliation était cruelle : elle ne devait pas être oubliée.

Mais provisoirement, les puissances centrales affirmaient leur hégémonie. Suivant sa coutume, la Turquie se rangea du côté du plus fort, c'est-à-dire du côté de Vienne et de Berlin.

Le long, le patient effort d'Edouard VII pour isoler complétement l'Allemagne avait échoué. Le roi anglais avait tout prévu, sauf que le soldat continental — Russe ou Français — n'était pas en mesure de seconder et d'imposer la politique britannique sur le continent.

Un grave, un très-grave conflit avait, d'ailleurs, surgi en Angleterre, et paralysait le roi au dehors. Le conflit historique entre les Lords et les Communes divisait profondément la Grande-Bretagne et mettait en jeu sa constitution elle-même. Le Cabinet combattait ouvertement le « privilège » des Lords. Les Pairs se défendaient, de leur côté, énergiquement. Quelle qu'en fût l'issue, le duel devait avoir des conséquences incalculables pour l'Angleterre.

Dans toute l'Europe, spécialement à Berlin, à Vienne et à Pétersbourg, on suivait avec un intérêt passionné les phases du conflit, quand Edouard VII, au retour d'un voyage en France sur la Côte d'argent, fut pris d'une pneumonie double qui l'emporta en quelques jours.

Le plus redoutable adversaire de l'Allemagne, et aussi le plus habile et le plus averti, disparaissait de la scène du monde, laissant l'Angleterre aux prises avec l'un des plus graves conflits intérieurs qu'elle ait traversés. Qu'allait devenir la Grande-Bretagne, privée de ce guide sûr et expérimenté ?

En ces conjonctures à la fois difficiles et sombres, l'Angleterre donna au monde un grand exemple d'union, de sagesse et de patriotisme. Elle fit à Edouard VII des funérailles imposantes; ce fut comme une saisissante apothéose de la Monarchie. Un million d'hommes et de femmes défilèrent à Westminster devant le cercueil du Roi, un million d'hommes acclama le nouveau roi Georges V; en même temps, par un accord formel entre le cabinet et les Lords, le

conflit constitutionnel, qui tenait en suspens la vie de la nation, fut ajourné. Le peuple anglais prouvait fortement sa fidélité monarchique et son sens politique.

Fort du loyalisme de la nation et de la trêve intervenue entre les Lords et les Communes, le nouveau Roi avait les mains libres pour agir au mieux des intérêts de la Grande Bretagne.

Guillaume II fut des plus empressés à rendre les derniers devoirs à « son oncle » Edouard VII. Le respect de la mort et des convenances interdisent de scruter les sentiments intimes du Kaiser, s'ils permettent de les supposer. L'empereur allemand suivit le cercueil à cheval, aux côtés du roi Georges V, mais la cendre d'Edouard VII n'était pas encore refroidie que la lutte pour l'hégémonie reprenait entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Instruit par l'expérience, pressé de ne laisser échapper aucune occasion favorable pour son Empire, et désireux, d'ailleurs, de ne pas abandonner au nouveau roi le premier rôle qu'il ambitionne depuis longtemps pour lui-même, Guillaume II, avec une hâte un peu lourde, fit des avances aux représentants de la France, autant pour étaler sa fièvre de suprématie que pour relâcher « l'entente cordiale ».

A ces démarches peu subtiles, Georges V répondit en se rendant en personne à la gare — démarche inusitée de la part d'un Souverain — pour dire adieu à M. Pichon, ministre des affaires étrangères de France. Puis il adressa une proclamation « à ses peuples » et à la « Marine anglaise », force et garantie de la puissance Britannique.

Guillaume II agissait en empereur allemand et Georges V en roi Anglais. Nulle équivoque d'aucun côté : le duel pour la domination et pour la vie continuait entre les deux impérialismes.

(La fin au prochain numéro).

HENRY DE CARDONNE.





Le Clergé et la Franc-Maçonnerie



De toutes les questions qui s'imposent, à l'heure actuelle, à l'attention de tout homme droit et sincère, en est-il une plus importante que la question maçonnique ? N'est-ce pas celle qui domine tous les problèmes de l'heure présente ? Et surtout lorsque nous jetons un regard sur les ruines de toutes nos libertés, alors que nous les voyons s'écrouler les unes après les autres, au moment où les sectaires s'apprêtent à arracher l'enfant à ses parents pour l'élever malgré ceux-ci dans l'athéisme et l'incrédulité, est-il possible de rester indifférent ? Certainement non, et parmi ceux qui doivent lutter au premier rang contre les auteurs de tous nos maux, ne devons-nous pas mettre le clergé ?

C'est à lui que le Maître a confié les âmes de ses fidèles, il a entendu sa voix lui ordonnant d'aller et d'enseigner toutes les Nations. N'est-ce pas à lui de les défendre et de les prémunir contre les attaques perfides de l'ennemi.

Or l'ennemi, aujourd'hui, c'est le Franc-Maçon.

L'illustre Pontife Léon XIII, ne nous le disait-il pas, déjà, il y a quelques années dans son Encyclique « *Humanum genus* » ? « Il s'agit pour « les Francs-Maçons, disait-il, et tous leurs efforts tendent à ce but, il « s'agit de détruire de fond en comble toute la discipline religieuse et so- « ciale qui est née des institutions chrétiennes, et de lui en substituer une « nouvelle, façonnée à leur idées, et dont les principes fondamentaux et « les lois sont empruntés au Naturalisme. » (1)

Comme pour lutter avec quelque chance de succès, il est nécessaire de se rendre compte, tout d'abord, de ce qu'est l'ennemi et des forces dont il dispose, dans une série d'articles nous examinerons ce qu'est la Fran-Maçonnerie, quel est le but réel qu'elle poursuit et quelles sont ses doctrines.

(1) Léon XIII : Encyclique « Humanum genus » du 20 Avril 1884.

⁂

Qu'est-ce que la Franc-Maçonnerie ?

L'article 1er de la Constitution du Grand Orient de France, nous répondra : « La Franc-Maçonnerie, institution essentiellement philanthro« pique, philosophique et progressive, a pour objet la recherche de la vé« rité, l'étude de la morale et la pratique de la solidarité, elle travaille à « l'amélioration matérielle et morale, au perfectionnement intellectuel et « social de l'humanité.

« Elle a pour principes la tolérance mutuelle, le respect des autres et « de soi-même, la liberté absolue de conscience.

« Considérant les conceptions métaphysiques comme étant du domaine « exclusif de l'appréciation individuelle de ses membres, elle se refuse à « toute affirmation dogmatique.

« Elle a pour devise : Liberté, Egalité, Fraternité » — (2).

Ainsi donc, si l'on en croyait simplement cette déclaration, la Franc-Maçonnerie ne serait qu'une société philanthropique et philosophique; dans leurs loges ses adhérents ne s'occuperaient que d'œuvres de bienfaisance, et ne se livreraient qu'à l'étude de hautes questions philosophiques.

Est-ce bien celà, la Franc-Maçonnerie ?

Il semble bien que l'on doive chercher autre chose si l'on veut se rendre un compte exact de ce qu'est cette société et qu'il n'est pas possible de se contenter de sa seule déclaration officielle.

« La Franc-Maçonnerie, nous dit avec raison M. Gustave Bord, est « *une secte religieuse*, qui, après quelques tâtonnements, s'organisa sur« tout en Europe, vers 1725, *professa une doctrine humanitaire* interna« tionale et se superposa aux autres religions.

« Son but avoué était de faire arriver les hommes à un état de perfec« tion basé sur leur égalité sous toutes les formes; indifférente à toutes « les religions ,elle devait conduire ses adeptes à ne croire à aucune. La « généralisation de l'idée égalitaire devait l'amener rapidement à com« battre même l'hypothèse d'une supériorité divine et à nier l'existence « d'un Etre Supérieur, créateur du monde. Sa définition d'un Dieu sim« plement Architecte de l'Univers supprime, en effet, le Dieu créateur, « base de toutes les religions révélées. Le Dieu des francs-maçons est « simplement la force qui régit la matière, la loi de l'Univers dont les « hommes ne peuvent percevoir que les manifestations sensibles à leurs « sens limités; un Dieu inconscient du bien et du mal, qui conduit ses « adeptes à admettre qu'il n'y a ni bien ni mal absolus en dehors des né« cessités de leur propre conservation. Pour la secte, toute autorité est un « mal provisoirement nécessaire, qu'on doit tendre à supprimer pour ar« river à l'état de perfection. Les prêtres de cette religion d'incroyants « sont les initiés actifs; les fidèles, conscients ou inconscients, sont tous

(2) Constitution et règlement général de la Fédération du Grand Orient de France — édition 1899 — page 7.

« les profanes incroyants et tous ceux imbus des idées égalitaires, car les « uns et les autres collaborent au succès du Grand-Œuvre. » (3)

Nous avons là un aperçu à peu près complet de ce qu'est la société maçonnique, toutefois, si nous voulons écouter les francs-maçons eux-mêmes, ils nous aideront à préciser davantage et ils nous la montreront sous son vrai jour.

Déjà en 1860, lors de son élévation au grade suprême de la Franc-Maçonnerie, dans l'instruction qui était adressée au général Garibaldi, on pouvait lire :

« La Franc-Maçonnerie n'est pas autre chose que la Révolution en « Action, autre chose qu'une *conspiration permanente contre le despotis-* « *me politique et religieux.* » (4)

Ce qu'est la Franc-Maçonnerie? Le F∴ Ch.-M. Limousin sous la signature de M∴ Hiram nous le dira clairement et sans réticence aucune dans la lettre encyclique, qu'en mai 1904, il envoyait à tous les évêques de France et au Souverain Pontife. « La *Franc-Maçonnerie* présentement, « disait-il, en France et dans les pays où le catholicisme est la religion « prédominante, *c'est la contre Eglise, c'est-à-dire la puissance organisée* « *et hiérarchisée*, comme l'est l'Eglise, *pour lutter contre l'Eglise.* » Et plus loin il ajoutait, faisant un parallèle entre la Franc-Maçonnerie et l'Eglise et voulant marquer une plus grande similitude entre elles : « L'E- « glise est incontestablement une grande puissance morale puisqu'elle « groupe autour d'elle des millions de fidèles; mais la Franc-Maçonnerie « est aussi une grande puissance morale puisqu'elle entraîne des millions « d'électeurs. » (5)

Poursuivi par la même idée, et en complétant en quelque sorte l'exposition, il nous dira encore : « *La Maçonnerie*, il ne faut pas l'oublier, *est*, « elle aussi, *un culte, un culte laïque mais un culte*, et l'une des caracté- « ristiques du culte c'est le cérémonial, le luxe, le chant. C'est par le culte « et son cérémonial plus ou moins luxueux que l'Eglise catholique retient « beaucoup de gens en France. Le culte cérémoniel a quelque chose de « social, crée une vie collective momentanée. Parmi les causes qui ont « empêché le protestantisme, qui contenait en lui le germe du progrès in- « tellectuel, de réussir dans les pays de l'Europe méridionale, dont les « peuples ont le sens esthétique très développé, une des principales cau- « ses a été l'austérité de son culte. » (6)

Ainsi donc, pour nous résumer, la Franc-Maçonnerie est une secte religieuse, ayant ses fidèles et son culte, en un mot, c'est la « Contre Egli-

(3) Gustave Bord : La Franc-Maçonnerie en France des origines à 1815 — Tome Ier Les ouvriers de l'idée révolutionnaire — pages XI et XII.

(4) Paul Rosen : L'Ennemie Sociale — Histoire documentée des faits et gestes de la Franc-Maçonnerie de 1717 à 1890 — Bruxelles 1890 — page 22.

(5) M∴ Hiram : Lettre encyclique sur la question de la Séparation de l'Eglise Catholique et de l'Etat en France adressée à L.L. E.E. et G.G. les Evêques de France — Dans « l'Acacia » de Mai 1904 — page 338.

(6) M∴ Hiram : Le cérémonial Maçonnique — Dans « l'Acacia » d'Octobre 1905 — page 688.

se » dont toute la raison d'être, est la lutte contre l'Eglise Catholique et l'anéantissement de celle-ci.

Mais, nous demandera-t-on, pourquoi cette lutte contre l'Eglise Catholique seule, pourquoi cet acharnement à démolir son œuvre, à détruire toute trace de son influence sur les hommes?

Ce sera le F∴ O. Pontet qui répondra : « La Franc-Maçonnerie, nous « dit-il, est l'adversaire de l'Eglise plus que son ennemie. Ce n'est pas « par haine d'une collectivité contre l'autre, ou pour le plaisir de combat- « tre par simple **outre vaillance** gauloise que la Maçonnerie est l'adver- « saire de l'Eglise. *C'est parce que celle-ci représente* l'unité morale, la « foi, l'enrégimentement sous un dogme, en un mot *l'autorité*; *tandis « que celle-là personnifie* la diversité morale et intellectuelle, le libre-exa- « men personnel de toute question : en résumé *la liberté*. La Franc-Ma- « çonnerie, c'est la Contre-Eglise. » (7)

Après un tel aveu, dépouillé de tout artifice, on comprend qu'il ne saurait y avoir rien de commun entre la Franc-Maçonnerie et l'Eglise, entre l'anarchie et l'autorité et que là où l'une règne en maîtresse l'autre doive fatalement céder la place.

L'on nous permettra de citer à nouveau, ici, « l'instruction donnée au « général Garibaldi » en 1860. C'est tout un programme de lutte qu'on lui trace et aussi l'avenir qu'on essaye d'entr'ouvrir devant lui.

« Repousse impitoyablement, lui dit-on, et combats à mort et à ou- « trance, par tous les moyens que nous mettons à ta disposition, telle dy- « nastie, telle institution, telle classe de la société, telle influence politi- « que, telle autorité gouvernementale, tel personnage princier, telle indi- « vidualité marquante qui se posant, soit en adversaire de la Révolution « Sociale, soit en défenseur de l'idée ou de la société chrétienne, forme- « rait par là-même un obstacle ou un retard à l'accomplissement de notre « mission sociale.

« Cette mission sociale que notre Chef Suprême nous a confiée, nous « sommes bien près de l'avoir accomplie.

« Comme notre Dieu n'est ni substance, ni corps, ni âme, ni créateur, « ni père, ni verbe, ni amour, ni paraclet, ni rédempteur, ni rien, nous « avons asservi l'Eglise à la puissance laïque et renversé le pouvoir tem- « porel du Pape en attendant le renversement de son pouvoir spirituel.

« Comme nous sommes les constructeurs du nouveau Temple du bon- « heur de l'Humanité, et comme pour le construire il faut commencer par « démolir, par détruire l'état social actuel, nous avons supprimé l'ensei- « gnement religieux, nous avons supprimé le droit des gens.

« Après avoir renversé le pouvoir temporel du Pape, de notre ennemi « infâme et mortel, par le concours de l'Italie et de la France, nous affai- « blirons la France, soutien de son pouvoir spirituel, par le concours de « notre puissance et de celle de l'Allemagne.

« Et un jour viendra où après le partage intégral de l'Europe en deux

(7) F∴ O Pontet : « Salut du Glaive » — Dans l'Acacia de Décembre 1905— page 856.

« Empires, l'Allemand d'Occident et le Russe d'Orient, la Maçonnerie les « joindra en un seul avec Rome comme capitale de l'Univers entier.

« Notre Chef Suprême règnera seul sur le monde, et assise sur les « marches de son trône la Franc-Maçonnerie partagera avec lui la Toute-« Puissance. » (8)

La doctrine maçonnique, nous dit Léon XIII, (9) emprunte ses principes fondamentaux et ses lois au *Naturalisme*. La Franc-Maçonnerie, nous répète à son tour le T.·. Il.·. F.·. Claude Gonnard, (10) c'est le *culte de l'Humanité*. C'est encore la note que nous fera entendre la « Rivista della Massoneria Italiana » au lendemain de l'encyclique de Léon XIII dans ce cri de haine : « Vexilla regis prodeunt inferni, a dit le Pape. Eh bien, oui, « oui, les drapeaux du Roi des enfers s'avancent et pas un homme ayant « conscience de l'être, ayant l'amour de la Liberté, qui ne vienne se ran-« ger sous ces drapeaux, sous ces bannières de la Franc-Maçonnerie, « symbolisant les forces vives de l'humanité, l'intelligence en opposition « avec les forces inertes de l'humanité abrutie par les superstitions.

« Vexilla regis prodeunt inferni, oui, oui, les drapeaux du Roi des en-« fers s'avancent, car la Franc-Maçonnerie, qui, par principe, par insti-« tution, par instinct a toujours combattu et combattra toujours sans trê-« ve et sans quartier tout ce qui peut empêcher ou retarder le développe-« ment de la Liberté, de la Paix et du Bonheur de l'Humanité, a le devoir « de combattre, aujourd'hui plus énergiquement et plus ouvertement que « jamais, toutes les menées de la réaction cléricale. » (11)

On pourrait croire que cette lutte acharnée de la Franc-Maçonnerie contre l'Eglise est le triste privilège de nos pays civilisés d'Europe. Il n'en est rien, leur haine poursuivra même le missionnaire dans les pays d'outre-mer, elle ne capitulera pas devant l'abnégation de celui-ci quittant, patrie, famille, tout en un mot pour porter à ces pays déshérités avec un peu de civilisation la connaissance du Dieu qu'ils ignorent. Pour eux, si le missionnaire quitte si facilement son pays, ce n'est pas sans esprit de retour, il s'en va à la conquête de je ne sais quelle « Toison d'Or » et il espère bien y revenir à la tête des hordes du nouvel Attila pour anéantir à tout jamais le règne de la Maçonnerie et restaurer le trône et l'autel.

Ecoutez plutôt le F.·. Armand Séville :

« La question de la main-mise cléricale sur les nouvelles et grandes « possessions coloniales de la France ne peut plus nous laisser indiffé-« rents. Si le cléricalisme est détestablement mauvais pour l'Europe, il « est encore pire pour l'exportation....

« Un coup d'œil sur les débuts de l'invasion noire en Indo-Chine. Les « prêtres des missions étrangères ayant suscité des guerres religieuses et

(8) Paul Rosen : L'Ennemie Sociale — Histoire documentée des faits et gestes de la Franc-Maçonnerie de 1717 à 1890 — Bruxelles 1890 — pages 38 à 40.

(9) Léon XIII : encyclique « Humanum genus » du 20 Avril 1884.

(10) « Apologie de la Maçonnerie », discours prononcé par le T.·. Il.·. F.·. Claude Gonnard à la fête du Rite Ecossais en 1886 — Dans « l'Acacia » de Février — page 142.

(11) Rivista della Massoneria Italiana — XV — pages 356 et 357.

« mis le pays d'Annam à feu et à sang, furent poursuivis en vertu d'un « décret de l'Empereur d'Annam. Quelques-uns de ces missionnaires, « dont un évêque espagnol, furent jugés et condamnés, suivant toutes les « formes régulières. Ils furent légalement exécutés... .

« Par l'entremise de ses catéchistes et de ses fidèles, toujours favorisés « au détriment des boudhistes, elle capta les héritages, accapara les meil- « leures terres et édifia une fortune colossale qui ne fait que croître et « embellir sous l'œil complaisant du fonctionnaire de la troisième répu- « blique radicale-socialiste. Il est de notoriété publique, pour l'indigène, « que le missionnaire est un très gros fonctionnaire français chargé de la « surveillance occulte de tous les autres...

« Je donnerai prochainement quelques aperçus du rêve fantastique de « la congrégation consistant à catholiciser les peuples orientaux pour les « jeter sur l'Occident, sous la conduite d'un Attila chrétien, oint du Sei- « gneur, afin d'anéantir toutes les conquêtes de la Libre-Pensée, de res- « taurer les autels et les trônes, de remettre les populations européennes « sous le joug, par la reconstruction du régime théocratique du Moyen- « Age. Les convulsions qui agitent l'Empire Chinois ne sont pas tout à « fait étrangères à cette monstrueuse conception de la domination uni- « verselle que poursuit l'Eglise catholique. (12) »

C'est là tout ce qu'a su voir l'illustre frère ∴ de l'action de nos missionnaires et c'est la seule manière, pour lui, de comprendre ce qui commence à inquiéter beaucoup de bons esprits et qu'on a appelé le « péril jaune ». C'est tout juste s'il ne met pas sur le compte de nos missionnaires la révolte des Boxers.



Quoique partout et toujours la lutte contre l'Eglise catholique soit le mot d'ordre de la Franc-Maçonnerie, toutefois c'est surtout dans les pays catholiques que nous la voyons mener avec cette âpreté. Dans les pays protestants, elle est en général traitée avec plus d'aménité et habituée à plus d'égards. Quelle est donc la cause de cette différence de la conduite de la secte?

« *Cette différence* entre la situation de la Maçonnerie en Amérique et « en France, nous répond le F∴ A. G. Pitts, *est due* largement sans dou- « te à la différence entre la Maçonnerie Américaine et la Maçonnerie « française, mais plus encore *à la différence qui existe entre le catholi- « cisme américain et le catholicisme français*. La question de cette diffé- « rence est beaucoup trop vaste pour être abordée ici, mais elle peut être « résumée de la manière suivante : *le catholicisme romain n'est pas un « danger sérieux aux Etats-Unis*, tout au moins, le peuple ne peut être « amené à croire qu'il en est un. Il existe cependant quelques ardents « anticatholiques et la plupart sont maçons. » (13)

(12) Armand Séville : « La Question Sociale et la Politique coloniale » — Dans l'Acacia d'Octobre 1904 — pages 184 à 187.

(13) F∴ A. G. Pitts : Un tableau de la Franc-Maçonnerie aux Etats-Unis — Dans « l'Acacia » de décembre 1904 — page 350.

La raison donnée par le F∴ Pitts est exacte; malgré les progrès qu'il fait chaque jour, le catholicisme romain ne saurait être encore un danger sérieux pour eux, la masse catholique est encore trop peu nombreuse pour pouvoir y jouer un rôle politique et par conséquent inspirer de la crainte.

Quant aux différentes confessions protestantes, bien que chrétiennes de nom, elles n'ont jamais été attaquées par la Franc-Maçonnerie, elles ont même plutôt fait bon ménage avec elle et la raison en est claire et évidente.

Le grand principe posé par la Réforme pour libérer l'esprit humain du joug de Rome n'est-il pas celui du *libre-examen ?* n'est-ce pas là l'équivalent du principe de *tolérance mutuelle* posé par le Grand-Orient de France dans l'article 1er de sa constitution ? Tolérance qui exige le respect des autres et de soi-même, la liberté absolue de conscience qui, considérant les conceptions religieuses comme étant du domaine exclusif de l'appréciation individuelle, se refuse à toute affirmation dogmatique. Aussi comprend-on cette péroraison d'un discours du F∴ Charvot ,sur la tyrannie cléricale, s'adressant aux maçons du Valais :

« Vous ne sentez pas comme nous, leur dit-il, le choc douloureux de « tant d'obstacles ! Le souffle vivifiant de la Renaissance, de la Réforme, « de la Révolution a passé sur vos ancêtres, il a émancipé dès longtemps « vos esprits. Chez nous, rien n'est fait, toute cette évolution reste à se « produire. Nous peinons à la besogne avec des moyens insuffisants. Nous « luttons contre des forces qui nous écrasent en route. Demain, peut-être, « nous tomberons pour ne pas nous relever; mais d'autres reprendront « le drapeau et continueront le combat pour l'émancipation et pour la « justice » (14).

⁂

Il nous reste à faire une dernière remarque, qui n'est pas sans importance, dans cette lutte de la Franc-Maçonnerie contre l'Eglise Catholique.

Le premier travail de la secte est la préparation des esprits par la diffusion de ses doctrines, l'attaque des dogmes de l'Eglise, cherchant à faire naître, tout au moins, le doute dans les âmes. Ce fut son œuvre au cours du XVIIIe siècle, mais ce n'est là qu'un travail préparatoire, destiné à ouvrir les voies à l'attaque contre le Christianisme et à en assurer le succès.

La première phase de la lutte se livre sur le terrain politique et le premier but à atteindre est de discréditer la royauté et d'établir la république.

Et pourquoi cette haine contre la royauté ?

C'est que la royauté, représente, elle aussi, le principe d'autorité, principe si contraire aux lois maçonniques qui proclament sans cesse que les hommes sont égaux en toutes choses.

(14) « La tyrannie cléricale dans un canton suisse » — Conférence faite par le F∴ Charvot dans une réunion de maçons du Valais — Dans « l'Acacia » d'Octobre 1905 — page 696.

La république, telle que nous la connaissons dans nos pays catholiques, est le régime maçonnique par excellence, et il n'est plus contestable aujourd'hui que c'est à la Maçonnerie que la France la doit, les maçons eux-mêmes n'osent plus le contester et nombreux sont leurs aveux.

La S∴ Dr Madeleine Pelletier n'hésite pas à le reconnaître : « Notre « Ordre, dit-elle, comme on le sait, a contribué dans une grande mesure « à la préparation de la Révolution de 1789. » (15)

Le T∴ Il∴ F∴ Claude Gonnard ajoutera : « N'est-il pas absolument « superflu de vous rappeler que de cet Atel∴ Maçon∴ du siècle dernier « sortit discipliné le mouvement puissant qui balaya en 1789 les despotis- « mes et privilèges pour inaugurer dans notre monde le droit hu- « main ? » (16)

Avec le F∴ Ch. M. Limousin nous rencontrerons un peu plus de précision : « Aux allégations des ennemis de la Maçonnerie, qui s'efforcent « de faire retomber sur celle-ci les responsabilités de la Terreur de 1793-94 « nous avons, à maintes reprises opposé un renseignement historique « d'après lequel *la Franc-Maçonnerie a bien préparé ou contribué à pré- « parer la Révolution en créant l'état d'esprit dont celle-ci est sortie,* « mais n'est, en aucune façon, responsable de la Terreur...

« Une société secrète autre que la Maçonnerie, quoique greffée sur « celle-ci, une société ennemie de la Maçonnerie française, *la Stricte Ob- « servance Templière, mâtinée de l'Illuminisme de Weishaupt, doit « probablement assumer la responsabilité de la Terreur.*» (17) Distribuant à chacun son rôle, il attribue à la Franc-Maçonnerie française la propagande des idées d'où sortit la Révolution et à la Stricte Observance Templière, alliée à l'Illuminisme, l'organisation de la Terreur.

Pour le F∴ Lafferre, il ne saurait y avoir de doute, la République est chose maçonnique, c'est une exploitation dont nos ministres ne sont que les gérants mais dont le Grand-Orient est le commanditaire : « La Ré- « publique est notre bien à tous. Nous l'avons chèrement conquise, et *les « Maçons, plus que tous les autres, peuvent revendiquer l'honneur de l'a- « voir fait triompher.* Sans la Franc-Maçonnerie, il y a longtemps que la « République n'existerait plus, que la pensée libre aurait été définitive- « ment étouffée par la Congrégation triomphante, et que Pie X règnerait « en maître sur la France asservie...

« Le *commanditaire d'une grande industrie sera-t-il donc un délateur « méprisable s'il signale au gérant de l'affaire* dans laquelle il a placé ses

(15) S∴ Dr Madeleine Pelletier : Les tendances actuelles de la Maçonnerie — Dans « l'Acacia » de Juillet-Août 1905 — page 517.

(16) T∴ Il∴ F∴ Claude Gonnard: Apologie de la Maçonnerie (Discours prononcé en 1886 à la fête du Rite Ecossais) — Dans « l'Acacia » de Février 1906— page 145.

(17) « Un témoignage » — Dans « l'Acacia » de Janvier 1906 (Numéro exceptionnel) — page 67.

« intérêts les malversations de quelques uns de ses employés ou l'intelli-
« gence, l'honnêteté et le mérite de quelques autres? » (18)

Enfin, il nous sera permis de le faire remarquer, la devise républicaine n'est pas autre chose que la devise de la Maçonnerie. Et quelle est donc la signification de ces trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité ?

« LIBERTÉ, l'arme toute puissante avec laquelle nous avons bouleversé
« le monde, veut dire :

« *Indépendance sans limites et sans restrictions*, soustraite à toute es-
« pèce d'autorité.

« *Indépendance de l'esprit* qui ne saurait être gênée par aucune révé-
« lation, ni limitée par aucun dogme.

« *Indépendance de la volonté*, qui ne se soumet à aucune puissance,
« qui ne reconnait ni Roi, ni Pape, ni Dieu.

« *Indépendance de la personnalité*, qui a brisé toutes les chaînes qui la
« retenaient captive, chaînes physiques et chaînes morales, chaînes de la
« terre et chaînes du ciel pour réaliser l'indépendance de l'humanité par
« son émancipation absolue et complète.

« C'est avec la *Liberté* comme levier et les *passions humaines* comme
« point d'appui que nous renverserons à jamais les Rois et les Prêtres,
« ces ennemis implacables du genre humain, plus funestes pour l'huma-
« nité que les tigres et les animaux.

« EGALITÉ, le niveau tout puissant avec lequel nous avons transformé
« le monde, veut dire :

« *Egalisation des propriétés*, car les droits de l'homme sur la terre
« commune, comme citoyen d'un seul et même monde, comme enfant
« d'une seule et même mère, sont plus anciens et plus sacrés que tous les
« contrats et que toutes les coutumes, et que, par conséquent, ces droits il
« faut les rétablir, ces contrats, il faut les rompre, ces coutumes il faut
« les abroger.

« *Egalisation des fortunes*, par l'équilibre proportionné des salaires,
« par l'abolition complète et radicale des héritages, par l'expropriation de
« toutes les compagnies financières, par l'appropriation à la solidarité na-
« tionale de chaque peuple des banques, des canaux, des transports, des
« assurances et des mines.

« *Egalisation des individus*, par la solidarité, par la jouissance égale
« pour chacun à la production solidaire.

« C'est avec l'*Egalité* comme levier et *les appétits humains* comme
« point d'appui que nous ferons disparaître à jamais l'Aristocratie d'Ar-
« gent, bourreau implacable, exploiteur insatiable du genre humain.

« FRATERNITÉ, la promesse toute puissante avec laquelle nous avons
« établi notre pouvoir, veut dire :

« *Fraternité dans la Maçonnerie* pour constituer *un Etat dans l'Etat*
« avec des moyens et un fonctionnement indépendants de l'Etat, inconnus
« à l'Etat.

(18) « Manifeste du Conseil de l'Ordre du Grand-Orient » — Dans « l'Acacia » de Novembre 1904 — page 263.

« *Fraternité dans la Maçonnerie* pour constituer *un Etat au-dessus de* « *l'Etat*, avec une unité, un cosmopolitisme, une universalité qui la font « supérieure, dirigeante de l'Etat.

« *Fraternité dans la Maçonnerie* pour constituer *un Etat contre l'Etat*, « tant qu'existeront les armées permanentes, instrument d'oppression, « principes de parasitisme, obstacle de toute fraternisation.

« C'est avec la *Fraternité* comme levier et les *haines humaines* comme « point d'appui que nous ferons disparaître à jamais le Parasitisme et la « Répression armée, ces fléaux inassouvis, ces épouvantails farouches du « genre humain. » (19)

Lorsqu'on lit ces instructions données au Général Garibaldi, ne reconnaît-on pas là l'œuvre qui s'opère chaque jour sous nos yeux dans notre beau pays de France.

La république est le régime nécessaire à la Franc-Maçonnerie pour accomplir son œuvre, c'est le seul qui puisse lui permettre de mener à bonne fin et victorieusement la lutte contre l'Eglise catholique. C'est la conclusion qui s'impose avec évidence à tout esprit indépendant.



Nous ne terminerons pas cet article sans indiquer ici les moyens proposés par Léon XIII (20) pour lutter contre la Franc-Maçonnerie.

Ces moyens sont de trois sortes.

1° Tout d'abord il nous demande d'*éclairer le peuple sur la Franc-Maçonnerie*, d'arracher son masque à la secte et de la montrer enfin telle qu'elle est. Et aussi d'*instruire le peuple* par *l'exposition de la Doctrine chrétienne* faite soit par écrit, soit de vive voix. Pour cette œuvre qu'il recommande au « zèle industrieux » des curés, il leur demande de faire appel aux laïques et en général « à tous ceux à qui Dieu, auteur de tout « bien, a accordé le don de parler et d'écrire. »

2° Il faut ensuite, nous dit-il, apporter une attention toute spéciale à l'éducation et à la formation de la jeunesse.

3° Enfin il préconise le développement des associations. Associations de pères et de mères de familles, réunis séparément, afin de recevoir avec l'instruction nécessaire sur leurs devoirs dans la bonne éducation de leurs enfants, les conseils utiles pour les aider à mener cette grande tâche à bonne fin.

Les Associations corporatives ouvrières chrétiennes, les conférences de St Vincent de Paul, la diffusion du Tiers-Ordre de St François, sont tour-à-tour recommandées.

(19) Paul Rosen : L'Ennemie Sociale — Histoire documentée des faits et gestes de la Franc-Maçonnerie de 1717 à 1890—Bruxelles 1890 — pages 41 à 44.
(20) Léon XIII : Encyclique « Humanum genus » du 20 Avril 1884 — et « Instruction de la Congrégation du Saint Office » du 10 Mai 1884.

Enfin il demandait aux Evêques de se réunir dans chaque province ecclésiastique, pour s'entendre et diriger le mouvement anti-maçonnique.

Malheureusement cette question anti-maçonnique est trop peu connue dans le clergé, c'est toute une étude qu'il lui faudrait faire s'il veut agir utilement et sûrement.

Mgr Delamaire, archevêque-coadjuteur de Cambrai, en a compris toute l'importance et il n'a pas hésité à faire entrer cette étude de la Franc-Maçonnerie dans le programme de son séminaire. Il nous permettra de lui exprimer nos respectueuses félicitations pour son heureuse initiative, et d'exprimer le souhait qu'elle soit bientôt suivie par nos vénérés Evêques de France.

Abbé G. DUPERRON.





Théâtre de Ghetto



L'ACCAPAREMENT de nos théâtres parisiens par la horde des écrivains juifs a pris ces temps-ci des proportions telles que de toutes parts on s'étonne et l'on s'émeut. M. Pierre Gilbert l'an dernier dans la *Revue Critique des Idées et des Livres* rédigeait une note savoureuse sur ce sujet; M. Gustave Téry lui consacre à présent dans l'*Œuvre* une rubrique spéciale. Il publia récemment un « Programme de la semaine » qui, tel quel, était d'un effet saisissant.

COMÉDIE FRANÇAISE — *Comme ils sont tous* par Ephraïm. *Les Marionnettes* par Pierre Wolff. En répétition : *Après moi* par Bernstein.

GYMNASE — *La Fugitive* par André Picard.

GAITÉ-LYRIQUE — *Quo Vadis* par Caïn. *Don Quichotte* par Caïn.

PALAIS-ROYAL — *Le Million* par Berr.

RENAISSANCE — *Le Vieil Homme* par Porto-Riche.

ATHÉNÉE — *Les Bleus de l'Amour* par Romain Coolus.

COMÉDIE-ROYALE — *Excelsior* par Nozière.

THÉATRE-MICHEL — *Le feu du Voisin* par Francis de Croisset.

BOUFFES-PARISIENS — *Madame l'Amirale* par Antony Mars et H. Lyon.

Le genre dramatique est celui qui subit le plus complètement l'invasion d'Israël. Cela tient à diverses causes assez faciles à déterminer.

Dans notre société tout adonnée aux préoccupations d'ordre pratique et momentanément abêtie par la privation de sa culture naturelle, la capacité de lire et de goûter est devenue très rare : le peu d'attention qu'il faut pour suivre une étude historique, un roman même, est un effort trop pénible. D'ailleurs on n'a pas le temps. On préfère aller à la représentation. En trois petites heures on voit se préparer, se corser, aboutir une aventure; tous les sens à la fois ont leur satisfaction, et l'intelligence ne se fatigue pas. Ceux qui refuseraient de donner trois francs cinquante pour trois cent cinquante pages de Bourget, de Barrès ou d'Anatole France versent le double pour suivre quatre pauvres actes d'un monsieur Picard ou d'un monsieur Berr. Comment les astucieux descen-

dants d'Abraham ne se seraient-ils pas rués sur cette nouvelle Chanaan ? Ils avaient des exemples de recettes énormes et calculaient que, somme toute, la réalisation de tels bénéfices, agrémentée de réputation et d'honneurs, nécessite une moindre patience, une moindre valeur cérébrale aussi, que de très ordinaires succès de librairie.

Ajoutez que cet art, avec ce qu'il a de truqué, de factice, convient essentiellement à leurs aptitudes. Certes leur imperfection d'intelligence et de sensibilité compliquée d'on ne sait quelle bestiale bassesse les empêche de comprendre et de reproduire avec la belle exactitude d'un Racine, d'un Molière, d'un Shakespeare, les troubles de la passion humaine. Néanmoins, grâce à leur talent d'imitateurs, ils peuvent arranger une intrigue et composer un dialogue avec assez d'habileté pour que cela fasse illusion et que, l'adresse de l'interprétation aidant, un public simplice et frivole se croie en présence d'une pièce de valeur.

La scène et les coulisses sont leur domaine. Cabotins de tempérament, ils excellent même bien plutôt à faire vivre les personnages par la mimique et l'accent qu'à les imaginer, en régler selon la vraisemblance l'âme et les réactions. Que d'acteurs, de ballerines, de diseurs et de marcheuses a fournis ce peuple, depuis l'irrésistible Salomé d'Hérode jusqu'à la monstrueuse Jeanne Bloch montmartroise ! Quelques-uns, très avisés, satisfont leur parasitisme en s'établissant non au théâtre, mais dans les positions d'où l'on en commande l'accès. Aujourd'hui les critiques importants sont les Blum, les Lajeunesse, les Weill. La conspiration de leur réclame ou de leur dénigrement sert avec efficacité leur nationalisme. Petit à petit, ceux de nos auteurs français dont le mérite était le plus généralement reconnu, les Capus, les Donnay, les Jules Lemaître, les Courteline font place à la phalange hébraïque des Croiset, des Wolff, des Coolus, des Porto-Riche et des Tristan Bernard.

LES MARIONNETTES, de Pierre Wolff à la Comédie Française

M. Pierre Wolff est le neveu d'Albert Wolff, ce chroniqueur du *Figaro*, que l'ingéniosité de ses congénères, avec la complaisance de goym un peu naïfs, fit renommer voici une cinquantaine d'années comme le plus parisien des Parisiens. Il nous venait de Cologne. M. Pierre Wolff est, de vocation, homme de comédie. Avec une pareille figure on ne peut avoir que des conceptions joyeuses et n'exercer que le métier d'amuseur : le pauvre Job lui-même, sur son fumier de misère, se fût diverti à considérer la bonne caricature sculptée là par le caprice de Jéhovah. M. Pierre Wolff, amoureux de toutes les formes de l'art pur, a épousé l'ancienne patronne de ces trois beuglants : les Folies-Bergères, l'Eldorado et la Scala. Comment cette union ne le tourna-t-elle pas vers

la gaudriole, le monologue, les revues ? Il ne voulut pas, par son évolution, causer de dommage aux Lettres et c'est la Maison de Molière qui nous a monté ses *Marionnettes*.

Les Lettres françaises, il faut être juste, ne doivent à ces quatre actes aucun accroissement d'éclat. Le thème d'abord en est vraiment trop usé. Combien de fois déjà nous a-t-on développé cette histoire d'un mari qui néglige sa femme jusqu'au jour où les assiduités des autres hommes l'incitent à la mieux apprécier !

Le marquis Roger de Montclars, pour faire une fin selon les exigences de sa mère, a élu marquise une jeune fille, Fernande, tout nouvellement sortie du couvent et dont les manières étriquées le rebutent. Une explication qu'elle provoque achève de les séparer. Il s'en va soi-disant dans le Midi, mais en réalité à Montreux où il doit retrouver sa maîtresse. Un mois se passe· On revoit les deux époux à un bal de l'ami Nizerolles.Fernande de Montclars est prodigieusement transformée : rien ne demeure plus en elle de la provinciale. Naguère fagotée, timide et niaise, la voici tout à coup devenue reine d'élégance, rayonnante, effrontée même. Elle se décollette sans modestie, fume comme une Américaine et flirte comme une baronne de ghetto. Cette métamorphose s'est accomplie en quatre semaines ! Comme sa beauté triomphe dans l'agrément d'une toilette exquise, tous lui font la cour, particulièrement Pierre Vareine, un gentil garçon qui pourrait bien réussir; car elle l'éprouve délicat et sincère.

Le marquis n'a pas laissé d'être impressionné par le changement qu'il vient de remarquer chez sa femme : la galanterie de ses amis surtout le taquine; Fernande affecte maintenant à son égard l'indifférence et le dédain. Mais ce n'est là qu'une ruse qu'elle pousse jusqu'à l'imprudence : Pierre Vareine, à qui elle ne semble plus résister que pour la forme, se montre plus pressant; il la conjure de s'enfuir avec lui. Comme ils sont en train de correspondre par le téléphone, Roger survient. Ce qu'il entend lui fait penser que la marquise a sa revanche.

La jalousie accroît en lui la passion que le charme de sa femme, à présent mieux connu, lui inspire. Persuadé néanmoins que ses brutalités lui ont à jamais aliéné ce cœur, il se résout à quitter le foyer. Fernande, qui le voit conquis, voudrait lui crier de rester, qu'elle l'adore. Mais justement, pour être sûre de le tenir, elle doit se garder de lui avouer sa tendresse et de dissiper ses doutes sur sa vertu. La tactique en effet réussit. Roger qui d'abord simulait une rupture calme et digne, se fait humble, repentant, affectueux et implore son pardon.

Sur la banalité de cette intrigue M. Pierre Wolff, qui n'est pas trop gauche à manier les ficelles, varie les effets de la tendresse, de la malice, du libertinage et de la muflerie.

Comme l'amour est tout pour les bimanes qu'on fait ici gesticuler et parler, c'est d'après leur conception de l'amour, d'après

leurs procédés en amour qu'ils se distinguent les uns des autres. Il y a le vieux coureur sympathique, Nizerolles, espèce de Don Juan ramolli, sentimental, renifleur de femmes, dont les « idées philosophiques » se résument dans cette jérémiade : « Quel malheur que nous n'ayons pas toujours trente ans, ni même quarante !» Il y a le sceptique, Trévoux, qui ne veut pas être dupe et proclame le dogme de l'universelle infidélité. « De même, ricane-t-il, que certaines gens ne se coucheraient pas sans avoir dit leurs prières, de même moi je ne me coucherais jamais sans me dire ces trois mots : Je le suis. » Il y a le petit dévergondé, de Valmont; son couplet serait l'affaire de Mayol, pour peu qu'on y mêlât des rimes. « L'amour c'est toujours la même chanson... Il dépend de celui qui la chante... Moi j'ai un joli talent d'amateur... Je n'ai pas une voix à tout casser, certes, mais je fredonne assez agréablement. Quand voudrez-vous m'entendre ? » C'est leste, c'est délicieux, c'est dégoûtant; cela vous a un parfum de Galaad, le *fœtor judaïcus*. Il y a aussi le chrétien. On ne prononce pas ce nom ridicule; mais, qu'on le veuille ou non, M. Ferney, l'oncle de Fernande, pratique la morale de l'Eglise : « La dernière femme que j'aurai vue, assure-t-il, est celle qui a vu mon premier cheveu blanc. — A quel âge avez-vous eu votre premier cheveu blanc ? — Le jour de la mort de ma femme que j'adorais. »

Mais le grand rôle appartient au butor. Roger de Montclars s'est marié par intérêt, il le répète volontiers, surtout à sa jeune femme, et c'est sa manière de répondre à son affectueuse spontanéité. Pour elle il n'a qu'aversion et il le lui signifie d'un ton grossièrement injurieux. D'ailleurs il n'a pas les préjugés du commun sur le mariage : ce n'est à ses yeux qu'une formalité qui n'a rien de sacré. Quand il s'éprend, à la fin, de sa compagne, ce n'est pas qu'il soit devenu plus clairvoyant ni plus honnête homme; il est, si possible, plus rude et plus stupide dans sa mondanité. Seulement son orgueil n'a pas découvert avec indifférence en cette Fernande, naguère trop pure et trop simple,le joli animal de luxe aguichant, coté, recherché. Ses façons pour la complimenter sont celles d'un noceur chahutant une habituée des Folies-B..., pardon, du Moulin-Rouge.

ROGER. — Vous tenez beaucoup à souper ?
FERNANDE. — Certes !
ROGER, **se rapprochant.** — Pourquoi ne pas rentrer maintenant ?
FERNANDE. — Quelle idée !
ROGER. — Si j'insistais beaucoup.
FERNANDE. — Ce serait du temps de perdu.
ROGER, **se rapprochant encore.** — Vraiment (**Il lui prend la taille**)
FERNANDE, **se dégageant.** — Ah çà ! vous êtes fou !
ROGER. — Pourquoi donc ?
FERNANDE. — Mais parce que...
ROGER, **se rapprochant.** — Vous avez une taille d'une souplesse !

FERNANDE. — Laissez-moi, je vous prie.

ROGER. — Vous êtes nerveuse.

FERNANDE. — Et vous grotesque !

Un temps.

ROGER, **se reprenant.** — En effet, je viens de me conduire comme un gamin.

FERNANDE. — Comme une brute.

Il est bon, il est nécessaire que ce goujat porte le nom coquet de Montclars, qu'il soit titré, marquis de Montclars. Vous rencontrerez peu de pièces signées d'un nom israélite, où l'aristocratie ne soit maltraitée. C'est le remerciement du Juif : de glorieuses familles dont la superbe ne se commettrait pas avec des roturiers, se sont avilies à fréquenter cette racaille, à lui faire les honneurs de leurs maisons.Par condescendance, les Lévy, les Hirsch, les Dreyfus, les Kahn ne leur volent pas de cuillers; ils daignent même laisser leurs ordures sur les canapés.

LE VIEIL HOMME, de Porto-Riche à la Renaissance

Je n'étais pas à la première représentation du *Vieil Homme* et j'envie ceux qui purent s'amuser, non certes au spectacle de la pièce, mais à celui du délire final. Comme M. Porto-Riche, forcé dans sa modestie, se laisse traîner devant la rampe et que l'acteur Tarride le couvrait de baisers mouillés, l'assistance, composée en majorité d'Hébreux, et des plus ardents, se livra, dit-on, à de singuliers désordres de sensibilité. Les Strauss embrassaient les Mosch, les Dreyfus étreignaient les Judas, les Cohen bavaient de volupté sur les Abraham. Les gens du monde, mêlés à ce carnaval, ne réagissaient pas contre sa frénésie.

On raconte qu'un jour la Convention se leva tout entière, sanglotant, trépignant, parce que dans la salle des séances venait de pénétrer, parmi des sectionnaires, une négresse allaitant son négrillon. L'apparition de l'esclave affranchie exaltait les dévots des Droits et de l'Egalité. M. Porto-Riche eut un succès analogue. Augustin, ce marmot dont il nous expose dans son *Vieil Homme* les excentricités amoureuses, est bien l'être le plus grimacier et le plus burlesque dont les Tribus nous aient jamais offert l'exhibition.

Augustin est l'enfant unique de Michel Fontanet, un imprimeur de l'Isère, mieux doué pour la vie de dom Juan que pour la besogne industrielle. Tout de même Mme Fontanet, depuis leur départ de Paris pour cette province reculée, jouit un peu de la quiétude : les peines de jadis semblent bien terminées. Leur fils fait leur enchantement. Il vient d'atteindre sa seizième année. La fièvre typhoïde, cas exceptionnel, a tellement développé chez lui les facultés de l'esprit que le voilà bon pour toutes les carrières. Entrera-t-il à Polytechnique ? étudiera-t-il la médecine ? sera-t-il avocat, architecte, professeur ? Il peut tout, mais son génie,

manifestement tourné vers les spéculations philosophiques, a besoin de la fréquentation des penseurs. C'est un petit garçon comme on n'en rencontre guère, comme on n'en rencontrera jamais. « Chaque âge a ses plaisirs » disait après Horace notre Boileau. L'adolescent de M. Porto-Riche se délecte à des distractions d'homme raffiné.

« J'aime mieux, minaude-t-il, être privé de pain que d'être privé de livres. En voilà une charmante nourriture, et dont on peut abuser sans inconvénient ! On n'est pas plus gros, on ne pèse pas un gramme de plus, et on porte un monde en soi ! »

On porte un monde en soi ! Michel et son épouse Thérèse sont habitués à entendre de ces choses admirables. Cependant ils ne cessent de s'en extasier : tant d'élévation, une telle éloquence les ravissent. Leur Augustin n'est pas banal ! Ils l'en persuadent et lui en témoignent à tout instant leur fierté. « Peut-être, dit l'un, suis-je le père d'un second Michelet » et l'autre: « Anatole France a débuté comme toi. » Des gens sensés croiraient dangereux de trop flatter ce poseur; des gens de bon ton lui apprendraient la nécessité de la réserve, de la modestie. Malheureusement les Fontanet sont des névrosés et d'un monde un peu spécial. Père, fils, mère, aïeul vivent comme des copains : le tutoiement chez eux est d'une insupportable vulgarité. « Ton père est une vieille tirelire qu'il faudra casser », dit Michel à Thérèse. Augustin traite son grand-père de « vieil avare », et, celui-ci lui reprochant de n'être pas un garçon pratique : « Ta fortune, lui réplique-t-il, arrangera les choses. » Comme M. Chevassieux annonce un rendez-vous chez des amis, les Housseau : « Je suppose, fait le petit-fils, que ce n'est pas Mme Housseau qui t'attire; une figure de bonne !... » Le septuagénaire, il est vrai, pourrait se dispenser de conter devant lui ses paillardises; or il ne s'en prive guère.

Dans cette famille, donc, nulle hiérarchie et nul respect; nulle raison non plus, mais une sensibilité maladive chez les uns; des instincts impérieux chez les autres. Thérèse depuis longtemps initie son Augustin aux doux égarements de l'âme et lui détaille languissamment les duos de *Roméo et Juliette*. Il profite de ses leçons. « Tout son être, dit-elle à son mari, est si troublé par l'attente de l'amour que son apparence est presque celle d'un amant.» Volontiers sans timidité, sans gêne, l'innocent discourt sur la passion et ses crises. « On n'aime pas pour le bonheur que ça donne... On ne m'aimera pas autant que j'aimerai, moi, j'en suis sûr... Ma destinée sera d'être méconnu et trahi. » Et encore : « Un rendez-vous ! Oh moi j'arriverai toujours le premier et je partirai toujours le dernier. J'attendrai tremblant, embusqué près de la fenêtre aux aguets, le front contre les vitres, un roman de l'Annunzio sera sur la cheminée, et je penserai : Elle va venir... elle ne vient pas... elle ne viendra pas... Son mari a sans doute appris notre histoire... C'est elle... ce n'est pas elle... Si !.. non !... la voilà !... Elle entrera, et tout d'abord nous nous tairons. Et quand elle se sera donnée et redonnée, après les serments, les pardons et

les caresses, quand elle me quittera, je regarderai ma victoire s'en aller... »

Le pauvre mioche a sans nul doute une indigestion de littérature. Ses parents, par de copieuses et vigoureuses fessées, pourraient améliorer son état. Ils l'aggravent au contraire. Quand s'introduit chez eux Mme Allain, bourgeoise frivole malgré sa triple maternité, le terrible Augustin tout naturellement s'amourache d'elle. Il confie son secret à sa maman; elle l'approuve : « En somme tu as bien le droit de disposer de ton cœur. » Cette dame Allain est une ancienne connaissance aux Fontanet, qui ne l'ont pas revue depuis le temps où Augustin allait jouer chez elle et ses sœurs. « Quand je pense, soupire-t-il, que j'ai passé des jours et des jours à côté d'elle et que je n'ai presque pas de souvenirs ! Que de moments précieux dont j'ai dû être le témoin distrait et léger ! Lorsqu'on est jeune (*sic*) on ne sait vraiment pas le prix des regards et des paroles. »

A présent ce n'est plus un gâcheur. Il se sert mieux de ses yeux et de ses oreilles. Hélas ! que ne ménage-t-il sa langue ! « Je me réjouis de voir goûter cette créature confortable (entendez grassouillette). Elle croque à belles dents, sans se préoccuper de sa taille. » « Une journée complète de Mme Allain m'apparaît comme une suite de récréations plaisantes et naturellement ordonnées. »

En vérité ceux qui, comme nous, ne sont pas allés et n'iront pas contempler le phénoménal Augustin, se demandent de quelle gaminerie Mlle Margell enveloppe ces suaves imbécillités pour ne pas soulever contre elle les spectateurs. Comment ces derniers ne sifflent-ils pas des bouts de dialogues tels que celui-ci :

AUGUSTIN. — Dire que vous appartenez à ce marchand de produits alimentaires et que d'un mot il peut vous rappeler !

Mme ALLAIN. — Je m'en arrange.

AUGUSTIN. — Quelle horreur !

Aucun potache sous le ciel de France n'a cette effronterie, surtout devant les siens, même si son père est de la même espèce que Michel Fontanet, ignorant les convenances, la retenue et l'élémentaire civilité. Ce monsieur, rival de son rejeton, est un galant très expéditif. Pour indiquer à une femme qu'elle est appétissante, il la salue. « Je ne reconnais, explique-t-il, que les femmes que je désire. » Ses compliments à Mme Allain sont ceux d'un commis-voyageur à quelque servante d'hôtel. Comme elle est assez facile, elle agrée ces hommages. Il active sa cour, et, pour convaincre, trouve des arguments de ce goût : « Je marche encore ! J'aime l'amour... Vous avez beau en dire du mal, vous n'en dégoûterez jamais personne. Il vaut mieux prendre d'abord les plaisirs qui se présentent : quant aux devoirs on est toujours sûr de les retrouver... Dire que j'ai possédé un tas de femmes et que je n'ai pas encore ébréché celle-là !... Sacré nom d'un chien ! il s'agit de contenter mon cœur et le reste... Paris vaut bien une messe, surtout célébrée à ma façon... »

Ce saligaud doit être—pourquoi nous le cacher?—de la Première Aristocratie du monde. A lui aussi, est défendue la consommation du porc : car il n'y a pas que les loups qui ne se mangent pas entre eux.

Ses manières toutefois séduisent Mme Allain. Elle lui cède, condamnant par là-même son Chérubin, qui, au lieu de la maudire, lui jette en bouquet les apostrophes les plus rares : « Adieu ma chère aventure ! adieu les battements de mon cœur ! Adieu mon désir éternel ! Adieu mes larmes préférées ! Adieu ma misère et ma joie ! »

Après quoi, lesté d'une lecture de Werther, il s'en va, par un orage romantique, chercher la mort dans la montagne.

LES BLEUS DE L'AMOUR, de Romain Coolus à l'Athénée

De même que M· P. Wolff, M. Romain Coolus prétend mettre en scène des gens de haut lignage. La comtesse de Simières est une matrone commune et forte en... bouche, dont le langage s'orne de trivialités énergiques, telles que ces mots d'amitié : « ah la rosse ! » « sacré petit singe ! » ou ces exclamations éclatantes : « jour de Dieu ! » « c'est frit ! » « tu viens me taper ! » « je ne marche pas. » Son vocabulaire ne contraste pas avec son naturel. Le feu comte ne lui ayant pas laissé d'enfants et son respect de la race lui inspirant le désir de perpétuer le nom, elle voudrait déterminer son neveu à faire souche sans retard. La sauvagerie du jeune Bertrand, sa passion pour la chasse et la vie rustique l'exaspèrent; de peur qu'il n'entre en ménage sans l'expérience qu'elle juge indispensable, elle le somme d'observer attentivement les folichonneries des poules, des chiens et des lapins, puis d'y conformer ses mœurs· N'y a-t-il pas telle occasion savoureuse dans le voisinage, la Mariette, par exemple, ou la Margot ?

Peu vous importe, n'est-ce pas, de savoir que ces suggestions de la bonne tante sont impuissantes à guérir la balourdise de Bertrand, mais que son cousin, un autre Simières, sur lequel on ne comptait plus, s'offre inopinément à jouer le rôle d'étalon à sa place.

Tout cela constitue un bon vomitif. Beaucoup de Français et de Françaises l'avalent très allègrement, je vous jure...

Pourquoi donc M. Romain Coolus crut-il devoir imposer à ses pantins des étiquettes qui ne trompent personne ? Nous devinons tout de suite en quel milieu nous nous trouvons. Le beau château de Simières a bien pu jadis abriter des comtes français; à coup sûr la grosse malotrue qui s'y prélasse n'est pas plus de Simières que le sieur Léo Weill, dit déjà Nozière, n'est mon homonyme Guy Launay. La basse-cour aujourd'hui se pavane dans l'appartement.

La soi-disant comtesse de Simières est quelque Rébecca Rappeport née Mohrange ou quelque Lia Grumbach née Rozenbaum.

Robert LAUNAY.



Bibliographie antimaçonnique

LA CONJURATION ANTICHRÉTIENNE, par Mgr Henri Delassus, 3 vol. ensemble 1342 pages, Lille 1910, Desclée Debrower et Cie éd.. En vente aux bureaux de la *Ligue Française Antimaçonnique.*

Dans **Le péril de l'heure présente,** qui fut si remarqué, Mgr Delassus avait déjà touché à la plupart des questions qu'il traite à nouveau dans son dernier et magistral ouvrage. Sollicité de rééditer des pages si instructives, il préféra reprendre son premier travail par la base, en en élaguant certaines parties, et ajoutant beaucoup à ce qu'il laissait subsister de l'œuvre ancienne. De cette refonte, il est résulté un véritable traité de la question maçonnique, riche en documentation, au point de constituer une petite encyclopédie des sociétés secrètes, et offrant, en même temps, une architecture de considérations générales très synthétiquement reliées entre elles.

Dès le début, l'auteur définit l'antagonisme de la civilisation chrétienne et de la civisilation moderne : l'une donnant comme but à la vie humaine de pratiquer la vertu pour mériter le ciel, l'autre prêchant la jouissance et la recherche du bonheur durant la vie terrestre. Le XIIIe siècle marque l'apogée de la civilisation chrétienne, et, dès le commencement du siècle qui suit, l'échec de l'excommunication lancée par Boniface VIII contre Philippe le Bel fait pressentir les ébranlements moraux qui vont se succéder, dans l'Occident, jusqu'à nos jours. Bientôt la Renaissance viendra enseigner à l'homme qu'il peut se suffire avec ses propres forces. La Renaissance engendrera la Réforme, d'où sortira finalement la Révolution.

L'agent de ces perturbations, ce sera la Franc-Maçonnerie, ou, du moins, les sociétés secrètes dont elle dérive. Mgr Delassus en trouve les premières traces dans cette Académie romaine du XVe siècle, dont les membres durent être poursuivis par les papes, et qui, pour mieux cacher ses complots, tenait des réunions dans les catacombes. Il expose les raisons qui portent à conclure que les chefs de la Réforme avaient derrière eux de mystérieux inspirateurs. Il consacre ensuite trois chapitres à résumer ce qu'on sait du rôle de la secte, en France, au XVIIIe siècle, pour préparer la terrible catastrophe politique et sociale où faillit sombrer notre pays.

L'auteur suit la Maçonnerie jusqu'à nos jours. Sans pouvoir fournir la preuve que Bonaparte ait obéit à ses suggestions, il nous fait souvenir

que l'empereur se donnait lui-même pour « le Messie de la Révolution ». Il rappelle ce dialogue entre ce dernier et Volney, au lendemain de la signature du Concordat : « Est-ce là ce que vous avez promis ? demandait l'auteur des **Ruines.** — Calmez-vous, lui répondit Napoléon. La religion a la mort dans le ventre. Vous en jugerez dans dix ans. »

Après le premier empire, la secte mine le gouvernement de la Restauration, puis la monarchie de juillet. La révolution de 1848 suit, d'une année, un grand convent international tenu à Strasbourg et il se trouve que ceux qui avaient été délégués par les loges françaises à cette assemblée deviennent tous membres du gouvernement provisoire. Quoi d'étonnant, ensuite, si la République étant devenue impossible, la Maçonnerie choisit un des siens pour lui confier la dictature. Avec un programme de nature à rassurer les conservateurs à courte vue, celui-ci la servit indirectement, de diverses façons, notamment en travaillant à l'unité italienne. Quant à la troisième République, on sait assez comment elle réalisa l'application progressive du plan de destruction, que le convent de Novare, en 1872, avait donné mission à Gambetta de populariser avec sa fougue oratoire.

Toute cette histoire de l'action maçonnique se trouve appuyée de sérieuses références et fourmille de détails du plus haut intérêt.

Mgr Delassus examine ensuite les méthodes et procédés de cette guerre souterraine au christianisme. Les papiers de cette Haute Vente, qui travailla si frénétiquement à la destruction du pouvoir temporel de la papauté, lui fournissent les éléments premiers de sa démonstration. Prudence poussée jusqu'à la plus noire hypocrisie (on voyait certains conjurés s'approcher des sacrements pour mieux donner le change); utilisation de la presse pour obtenir, tantôt le silence sur certains évènements, tantôt une agitation factice autour de certaines idées; fabrication de documents faux; dénonciation à la police de plusieurs francs-maçons, pour que l'attention se trouvât détournés des vrais périls : voilà les procédés employés alors, et ils n'ont pas varié de nos jours. Ces papiers si instructifs nous apprennent que — avec une logique parfaite, d'ailleurs — on alla jusqu'à rêver d'asseoir sur le trône pontifical un pape qui fût une créature des pires ennemis du catholicisme.

La **contre-église** — pour donner à la secte le titre qu'elle-même revendique — est une organisation toute spirituelle, agissant par la corruption des mœurs et par la suggestion des idées qu'elle fait pénétrer dans le public, en prenant ses adeptes pour intermédiaires. Ceux-ci reçoivent, dans les loges, la préparation requise, et deviennent des apôtres, souvent inconscients, propageant au dehors les parties du programme de destruction qu'on les a jugés aptes à s'assimiler. Comme toute société spirituelle, la contre-église a sa hiérarchie et ses directeurs. Mais les chefs cachent soigneusement leurs personnalités, pour demeurer mieux à l'abri des attaques, qui gêneraient leurs manœuvres.

L'induction conduit à penser que ces chefs ne sont autres que les Juifs. Elle conduit, plus sûrement encore, à déterminer le but final qu'on se propose d'atteindre. Le « temple » qu'on se propose d'établir offre deux nefs, l'une politique, l'autre religieuse.

La nef politique c'est la République universelle, comportant la destruction des familles et des patries, pour ne laisser subsister que l'individu, en face de l'Etat, maître de tout. Au profit de quel peuple sera établi cet Etat mondial et omnipotent? Au profit des Juifs, qui ne cessent d'aspirer à la domination de l'espèce humaine toute entière. La nef reli-

gieuse, ce sera la religion humanitaire, installant l'homme dans la création, pour qu'il jouisse sans frein de tous les biens à sa portée,

L'humanitairerie en fera sa gamelle,

comme l'a dit spirituellement Musset. Et derrière le Juif, Mgr Delassus voit autre chose, encore. Il voit Satan opérant sa rentrée dans le monde, par le couloir de Ghetto, suscitant les messes noires, la gnose, le spiritisme, et toutes les insanités mystiques qui refleurissent en notre temps de septicisme religieux.

Comme il convient à un prêtre de l'Eglise catholique, l'auteur recommande de lutter par la prière et la pratique des vertus chrétiennes. Si impressionnant que soit le magistral tableau qu'il vient de nous donner de l'action maçonnique, il se garde de renoncer à tout espoir. Faisons comme lui : rappelons nous cette légende provençale où l'on voit le diable lui-même apporter sa pierre à la cathédrale .

La conjuration antichrétienne se termine par un appendice de 312 pages, où Mgr Delassus reproduit de nombreux documents relatifs à la Franc-Maçonnerie et aux Juifs. Cet appendice, à lui seul, est une mine précieuse où peuvent puiser avec beaucoup de fruits, tous ceux qui désirent creuser les questions relatives à la secte et à ses méfaits.

Nous ne saurions trop recommander à toutes les sections de la « Ligue Française Antimaçonnique » d'avoir en Bibliothèque cet ouvrage vraiment fondamental et d'en recommander la lecture à leurs membres.

François Gillier

LES LIVRES

AUX CATHOLIQUES DE DROITE, par Dom Besse, moine bénédictin de Ligugé. Desclée, Lille, 3 fr. 50.

La collection de l'Association Saint-Rémy (Mont Notre-Dame, Aisne), vient de s'enrichir d'un volume du plus haut intérêt. Nos lecteurs connaissent déjà le R. P. dom Besse, dont ils ont eu l'occasion d'apprécier la science historique si sûre et si vaste. Continuateur des grands bénédictins des siècles passés, le vaillant religieux compte parmi les restaurateurs les plus éminents de la science historique religieuse à notre époque.

Sa connaissance profonde du passé lui donnait la compétence voulue pour aborder les grands problèmes de notre temps avec une sûreté de vues que bien peu possèdent à l'heure actuelle.

Tel est d'ailleurs le sujet de ses instructions **aux Catholiques de droite.** Ceux-ci ne pourront trouver ailleurs meilleure doctrine exposée en un langage aussi clair, dans un style aussi limpide.

Nous souhaitons vivement que le R. P. dom Besse continue à faire paraître en volumes les articles qu'il publie dans la presse quotidienne, on ne peut souhaiter trouver meilleure mise au point de toutes les questions si nombreuses d'actualité où il est nécessaire d'avoir pour notre gouverne l'avis motivé d'un théologien très exactement informé sur le passé et le présent.

H. F.

Le Gérant : Flavien Brenier

Imprimerie spéciale de *la Revue Antimaçonnique*, 66, rue Bonaparte, Paris VI°